

Les fondements nazis de l'œuvre de Heidegger¹

En 1998, il y a sept ans, la Régionale Paris-Créteil-Versailles de l'Association des professeurs de philosophie de l'enseignement public m'avait convié à présenter mon livre sur *Philosophie et perfection de l'homme. De la Renaissance à Descartes*. La conférence, ainsi que le débat qui avait suivi, avaient été ensuite publiés dans *L'Enseignement philosophique*. A travers mes recherches sur Descartes et la Renaissance, je m'étais interrogé sur ce qui caractérise en propre le mode de pensée du philosophe, dans sa relation à la question de l'homme : cette confiance dans ses capacités naturelles à s'accomplir de lui-même qui avait conduit les penseurs humanistes et Descartes lui-même à parler d'*hominis perfectio*, de perfection de l'homme.

Aujourd'hui, le sujet dont nous allons discuter est tout autre. Il s'agit en effet d'une œuvre, celle de Martin Heidegger, dont le rapport à la philosophie apparaît aujourd'hui, à la lumière de la publication en cours de son œuvre dite intégrale ou *Gesamtausgabe*, particulièrement problématique. Il y a de longues années que je m'interroge sur l'œuvre de Martin Heidegger et les effets de son herméneutique sur notre conception de l'histoire de la philosophie, notamment dans les études cartésiennes. Il y a cinq ans, alerté par les textes particulièrement odieux qui venaient d'être publiés au tome 16 de la *Gesamtausgabe* (désormais GA), et qui excèdent de loin ce que l'on pouvait lire jusqu'alors d'après la publication ancienne de Guido Schneeberger, j'ai repris l'examen de fond de l'œuvre de Heidegger. Ma surprise a été considérable de voir que son hitlérisme n'était pas seulement le fait de discours et de conférences ouvertement « politiques », mais qu'il constituait la trame explicite d'un nombre considérable de ses cours. Ce n'est pas seulement comme recteur, mais aussi comme enseignant, comme professeur de philosophie, que Heidegger s'est mis corps et âme au service de la diffusion du nazisme.

La signification du travail critique sur Heidegger effectué dans mon livre ne peut donc se comprendre que si l'on part de la réalité actuelle de son œuvre. Non plus seulement des ouvrages et des traductions le plus souvent édulcorés, publiés en France et ailleurs depuis cinquante ans, mais des 66 volumes aujourd'hui parus en allemand dans la *Gesamtausgabe*. On y découvre que sous des titres à l'apparence philosophique : *La question fondamentale de la philosophie*, *De l'essence de la vérité*, *Logique*, il a enseigné à ses étudiants en philosophie la doctrine même de l'hitlérisme, avec sa conception raciste et *völkisch* de la suprématie de « l'essence allemande », son exaltation de la *Weltanschauung* ou vision du monde du *Führer* et sa référence à la « voix du sang » et à l'hérédité du sang (*das Geblüt*). Le nazisme de Heidegger n'est donc pas limité à quelques discours de circonstance. Il s'inscrit au cœur de son enseignement et cela tout au long des années 1933 à 1944. En outre, loin d'avoir pris quelque distance avec ces cours, il a prévu leur publication dans son œuvre : les cours de 1933 à 1944 représentent en effet aujourd'hui 20 volumes de la *Gesamtausgabe*.

J'ai donc voulu savoir jusqu'où était allée cette imprégnation nazie, et j'ai découvert, outre les volumes récemment parus, un certain nombre de textes inédits, dont deux séminaires des années 1933-1935, qui apportent un éclairage encore plus radical sur cette question. Le texte qui va le plus loin, c'est le séminaire à proprement parler hitlérien, qui s'intitule *Sur l'essence et les concepts de nature, d'histoire et d'État*, que j'étudie et édite partiellement au chapitre 5 de mon livre. Mais le second séminaire inédit, celui sur *Hegel et l'État*, apporte également des éléments entièrement nouveaux. J'ai

¹ On trouvera ici le texte rédigé pour la conférence prononcée le 14 mai 2005 salle Cavaillès, et non la transcription de la conférence prononcée, avec ses improvisations orales, car le texte eût été beaucoup plus long.

porté ces textes inédits à la connaissance du public, pour que l'on prenne enfin conscience de la nécessité d'un réexamen d'ensemble de l'œuvre de Heidegger et de ses fondements.

Puisque j'ai évoqué la genèse de mon livre, j'ajouterai le point suivant : la question directrice de ma recherche n'a pas été au départ celle du national-socialisme de Heidegger, mais celle de sa conception de l'homme. C'est à mesure que je progressais vers les fondements de son œuvre, que j'ai pu mesurer à quel point le national-socialisme y était inscrit. Dès lors, il m'est apparu qu'il était impossible de faire la part de l'idéologie et celle de la philosophie. Peut-on en effet sérieusement envisager de prendre un à un les 66 volumes parus de la *Gesamtausgabe* et de former deux piles : à droite, les ouvrages qui seraient de la pure idéologie nazie, à gauche, ceux qui pourraient être considérés comme relevant de la philosophie ? Heidegger lui-même a conçu sa *Gesamtausgabe* comme un tout. Il en a dressé le plan de façon à ce que les cours les plus ouvertement hitlériens paraissent lorsqu'il n'aurait plus à en répondre, qu'ils prennent place au cœur même de l'œuvre, sans aucune réserve ni repentir, et c'est tout cet ensemble qu'il a légué comme son œuvre, pour les générations à venir.

Par ailleurs, les études que j'ai pu faire sur le national-socialisme m'ont convaincu qu'il constitue à proprement parler moins une idéologie qu'un mouvement (*Bewegung*). Certes, le national-socialisme comprend un noyau d'invariants : le racisme, l'antisémitisme, l'affirmation de la supériorité radicale de l'essence, de la langue et de l'esprit allemand, la volonté d'expansion de l'espace vital par la colonisation, l'asservissement et même l'extermination totale des peuples dits inférieurs et de tous ceux qui sont identifiés comme l'ennemi. Mais ces invariants sont tour à tour affirmés ou au contraire édulcorés et passés à l'arrière-plan selon les circonstances et les rapports de force. On connaît par exemple les discours de paix du *Führer* dans les premières années qui ont suivi sa prise du pouvoir, alors même qu'il ne songe qu'au réarmement de l'Allemagne. La puissance d'adaptation du « mouvement » est une réalité qu'il faut toujours avoir présente à l'esprit. Or c'est comme « mouvement » que Heidegger fait l'éloge du national-socialisme dans son cours de 1935, où il exalte « la vérité interne et la grandeur de ce mouvement » (*die innere Wahrheit und Größe dieser Bewegung*). Ce point est capital pour comprendre l'évolution des relations entre l'œuvre de Heidegger et le mouvement national-socialiste, et pour devenir plus conscient des stratégies d'euphémisation de son discours qu'il a su mettre en œuvre, tout d'abord dans les années 1920, puis après la défaite nazie de 1945. On le voit ainsi, à la fin des années 1940, dans une lettre inédite à Ernst Jünger conservée à Marbach, affirmer, à propos d'un aphorisme de Rivarol, que le « mouvement » se continue dans le « repos ».

1. La signification politique de Etre et temps, à la lumière des cours récemment publiés

Mes recherches ont également porté sur les années 1920, des conférences de 1925 intitulées *Le combat actuel pour une vision du monde historique à Etre et temps* publié en 1927. J'ai découvert l'importance des liens intellectuels qui unissent alors Heidegger à des auteurs racistes et pré-nazis comme Erich Rothacker, Alfred Baeumler, Oskar Becker, et même le raciologue Ludwig Clauß, à qui Heidegger aurait confié : « ce que je pense, je le dirai lorsque je serai professeur ordinaire ». Il faut désormais tenir compte de ce contexte pour comprendre les affirmations de *Etre et temps* comme le fameux § 74 (p.384) sur l'historicité où Heidegger déclare que le *Dasein* n'advient comme destin commun (*als Geschick*) qu'en tant que communauté, peuple. L'identification du *Dasein* authentique à la *Gemeinschaft* et au *Volk* se trouve donc bien affirmée dès 1927 dans *Etre et temps*. Et je pense avoir apporté, au premier chapitre de mon livre, suffisamment d'éléments pour que l'on puisse procéder aujourd'hui à un réexamen approfondi de *Etre et temps*.

Par ailleurs, les cours actuellement publiés des années 1933-34 nous révèlent que Heidegger n'a repris, dans son livre sur Kant de 1929, la question « qu'est-ce que l'homme ? » que pour la transformer, dans ses cours et écrits des années 1930, en la question « qui sommes-nous ? », à quoi il répond : « nous sommes *le peuple* », le seul à avoir encore une « histoire » et un « destin *völkisch* ». Ce peuple, Heidegger l'entend en effet de manière *völkisch*, c'est-à-dire, selon ses propres termes, comme souche (*Stamm*) et comme race (*Rasse*). Il s'agit pour lui de réaliser une « mutation totale » dans l'existence de l'homme, selon « l'éducation pour la vision du monde national-socialiste » inculquée dans le peuple par les discours du Führer (GA 36/37, 225).

Peut-on sérieusement considérer qu'il s'agit d'un égarement politique passager, ne remettant pas en cause la valeur de *Etre et temps*? Ce serait aller contre les affirmations les plus explicites de Heidegger lui-même. On le voit en effet expliquer en 1934 à ses étudiants que « le souci – terme le plus central de *Être et temps* – est la condition de possibilité pour que l'homme puisse être d'une essence *politique* » (*ibid.*, p.218). Heidegger déclare à cette date – un an après la venue au pouvoir du mouvement national-socialiste – que « nous-même », c'est-à-dire le peuple allemand réuni sous la *Führung* hitlérienne, nous tenons « dans une *décision encore plus grande* » que celle qui avait été à l'origine de la philosophie grecque ! Cette décision, précise-t-il, « a été portée à l'expression dans mon livre *Etre et temps* ». Il s'agit, ajoute-t-il, « d'une *croissance* qui doit se manifester à travers l'histoire » et concerne « l'histoire spirituelle de notre peuple » (*ibid.*, p.255). Au fondement de l'œuvre de Heidegger, ce que l'on trouve, ce n'est donc pas une pensée philosophique, mais la croyance (*Glaube*) *völkisch* en la supériorité ontologique d'un peuple et d'une souche – le terme *völkisch* désignant, dans le langage nazi, la conception du peuple comme unité de sang et de race, avec « une forte connotation antisémite » selon le dictionnaire *Grimm*. A vrai dire, une lecture attentive des paragraphes de *Etre et temps* sur la mort et sur l'historicité, avec leur éloge du sacrifice, du choix du héros et du destin authentique du *Dasein* qui s'accomplit comme communauté et peuple, montre que cette croyance était déjà à l'œuvre en 1927.

Avec Heidegger, la question de l'homme est donc devenue une question *völkisch*. C'est en ce sens que j'ai pu parler d'une volonté d'introduire le nazisme dans la philosophie. Certes, aucune philosophie ne peut s'accorder avec l'entreprise d'extermination de l'être humain vers laquelle tendait ce mouvement. Je ne veux donc pas dire que Heidegger aurait produit une philosophie national-socialiste, mais qu'il n'a pas hésité à utiliser des expressions philosophiques telles que « vérité de l'être » ou « essence de l'homme » pour leur faire dire tout autre chose.

2. L'identification de l'être à l'État et la discussion de Carl Schmitt dans les deux séminaires inédits des années 1933-1935

Les cours récemment publiés ne sont pas les seuls textes où l'enseignement de Heidegger se révèle imprégné d'hitlérisme. Comme je l'ai indiqué, il existe en outre ses séminaires inédits. Or c'est dans le premier de ces séminaires que l'on voit le mieux l'intensité de son hitlérisme. Dans le séminaire de l'hiver 1933-34, les trois dernières séances portent sur l'essence et le concept d'État. Devant un auditoire sélectionné par lui, et dont on sait, par le témoignage de Georg Picht, qu'une part importante de ses étudiants porte l'uniforme de la SA ou de la SS, il dispense ce qu'il nomme un cours d'« éducation politique », en vue de former une « noblesse politique » au service du III^e Reich.

Or c'est le fondement même de toute la doctrine heideggérienne qui est impliqué dans cet enseignement de politique hitlérienne : il identifie en effet la relation ontologique entre l'être et l'étant à la relation politique entre l'État et le peuple ! Il déclare en effet que « l'État est à son peuple ce que l'être est à l'étant ». Il s'agit, dit-il, d'introduire dans l'âme du peuple l'*eros*, pour l'État du Führer. Il s'agit, exactement comme dans *État, mouvement, peuple* – le plus radicalement national-socialiste des

livres de Carl Schmitt –, de tout rapporter au « lien vivant », d'essence raciale, qui unit le *Führer* à son peuple. L'identification heideggérienne de l'être à l'État *völkisch*, à l'État du *Führer*, est totale: il affirme en effet, dans la conclusion de son séminaire, que « l'État est la réalité la plus réelle qui doit donner à la totalité de l'être un sens nouveau, un sens originel ». En outre, il serait difficile de trouver une exaltation plus radicale de la domination totale de l'hitlérisme sur les esprits. Après avoir fait l'éloge du « destin *völkisch* » et de *l'eros* du peuple pour l'État du *Führer*, on voit ainsi Heidegger décrire comment « l'essence et la supériorité du *Führer* se sont enfoncés dans l'être, dans l'âme du peuple pour le lier originellement et passionnément à la tâche ». La *croyance* dont il faisait état dans ses cours conduit dans ce séminaire à une possession totale de l'être humain, subjugué corps et âme par la *Führung* hitlérienne.

Dans l'autre séminaire inédit, que je publie partiellement au chapitre 8 de mon livre, on le voit affirmer, en 1935, que l'État national-socialiste doit encore durer au-delà des 100 années à venir. Son but à cette date est donc d'assurer la pérennité du III^e Reich sur le très long terme. Dans ces deux séminaires, on le voit évoquer explicitement Carl Schmitt et son concept du politique : selon lui, la discrimination de Schmitt entre l'ami et l'ennemi n'est pas assez originaire. Comme Alfred Baeumler, Heidegger rapporte le politique à l'affirmation de soi (*Selbstbehauptung*) d'un peuple et d'une race. Il peut ainsi affirmer que son concept du politique est originaire et celui de Schmitt simplement dérivé. On ne peut pas dire pour autant que Heidegger rejette la doctrine de Schmitt, puisqu'il conserve sa discrimination ami/ennemi et que l'on sait, par sa lettre à Schmitt du 22 août 1933, qu'il espérait la « collaboration décisive » de Schmitt dans la nazification de la Faculté de droit de Fribourg. On ne peut pas davantage parler d'un approfondissement philosophique, car le concept d'affirmation de soi, repris à Spengler, Baeumler et au discours de rectorat, est trivial. Les mots de Heidegger sur Schmitt sont en réalité l'expression d'une lutte dans le national-socialisme pour asseoir sa suprématie, pour s'affirmer comme le véritable *Führer* spirituel du mouvement.

3. La légitimation de la sélection raciale dans les années 1939-1942, et la perversion du mot « métaphysique »

Les analyses de mon livre ne s'en tiennent pas aux années 1933-1935. J'ai longtemps pensé que cette période représentait le moment culminant dans le nazisme de Heidegger. En réalité, mes recherches m'ont fait prendre conscience que la période 1939-1942 était bien plus noire encore. Ce sont en effet la « sélection raciale » et la « pensée de la race », qui vont devenir un thème directeur dans les cours sur Nietzsche tels qu'ils sont réédités dans l'œuvre dite intégrale ; dans un texte de 1939-40 intitulé *Koinon* (GA 69) ; et dans les écrits sur Jünger tout récemment parus (*Zu Ernst Jünger*, GA 90). Heidegger va jusqu'à affirmer que « la sélection raciale est métaphysiquement nécessaire », que la « pensée de la race jaillit de l'expérience de l'être comme subjectivité », et il n'hésite pas à parler, dans ce contexte, de « l'essence non encore purifiée des Allemands ». En quelque sens qu'il prenne dans ces textes le mot « métaphysique » – il désigne pour lui à cette date la détermination historique de la totalité de l'étant comme puissance –, on ne peut pas nier qu'il s'agit, non pas d'une approbation morale, puisque Heidegger se situe ouvertement, à la suite de Nietzsche, en dehors de tout jugement moral, mais bien d'une forme de légitimation ontologique et historique du racisme nazi. D'ailleurs, le mot *Legitimation* est alors au centre de sa réflexion sur le nietzschéisme de Jünger (cf. par exemple GA 90, 170).

Il faut, pour comprendre ce que Heidegger a en tête, se reporter aux cours plus récemment parus dans l'œuvre dite intégrale, et non au *Nietzsche* de 1961, où il avait modifié le texte de ses cours pour les rendre plus acceptables. J'ai ainsi découvert que le cours de mai-juin 1940 sur *Le nihilisme européen*, prononcé au moment de l'invasion de la France par les armées nazies, se concluait en réalité

sur l'exaltation de « la "motorisation" totale - c'est-à-dire ici radicalement fondamentale - de la Wehrmacht » : elle constitue pour lui « un acte métaphysique qui, à n'en pas douter, surpasse en profondeur la suppression de la "philosophie" » dans l'enseignement (GA 48, 333) ! Que l'enseignement de la philosophie soit supprimé est donc pour lui tout à fait secondaire. Ce qui importe et représente selon lui un acte métaphysique, impliquant la détermination de la totalité de l'étant comme puissance inconditionnelle et comme volonté de domination planétaire, c'est que la motorisation de la Wehrmacht ait permis la victoire éclair de juin 1940. L'usage du mot « métaphysique » à propos de la Wehrmacht et de la politique raciale n'est donc pas un usage philosophique, mais militaro-politique et, en un mot, nazi.

La stratégie de Heidegger, qui lui a si bien réussi, notamment dans sa réception française, a consisté à retourner son discours sur le nihilisme et la métaphysique *après* la défaite du nazisme, connue dès Stalingrad comme quasiment certaine, et consommée en 1945. C'est là son seul véritable « tournant » (*Kehre*), et il est stratégique. Dans son cours sur Schelling de 1936, il prononce en effet un éloge explicite de Mussolini et de Hitler, qu'il présente comme « les deux hommes qui ont déclenché des contre-mouvements [au nihilisme] en Europe à partir de l'organisation politique de la nation, c'est-à-dire du peuple » (GA 42, 40-41). Il est donc clair que le national-socialisme ne coïncide nullement pour lui avec le nihilisme, mais constitue au contraire un contre-mouvement au nihilisme européen.

Par ailleurs, comme nous l'avons vu, au début des années 1940, l'adjectif « métaphysique » a encore pour lui une signification largement positive. Certes, il parle déjà, en reprenant un motif que l'on peut qualifier de néo-hégélien, d'un accomplissement ou même d'un dépassement de la métaphysique, mais il n'identifie pas, comme il le fera après 1945, la totalité de la métaphysique au nihilisme. Dans ses textes sur Jünger de la même époque, tout récemment publiés au tome 90 de la *Gesamtausgabe*, c'est d'ailleurs moins le nihilisme qui préoccupe Heidegger, que ce qu'il nomme « la prochaine zone de décision », où « la lutte porte uniquement sur la puissance mondiale ». Et il précise que « la décision consiste avant tout à savoir si les « empires » démocratiques (Angleterre, Amérique) demeurent capables de puissance ou si la dictature impériale de l'armement absolu pour l'armement [formule qui désigne le III^e Reich] devient capable de puissance » (GA 90, 221).

Qu'est-ce qui est en jeu dans cette lutte du III^e Reich pour la domination mondiale ? Ce que Heidegger nomme « la force de l'essence non encore purifiée des Allemands » (GA 90, 222). Et cette « force », il la relie à ce qu'il nomme une « nouvelle vérité de l'être ». Il ne s'agit donc pas seulement d'assurer la domination du Reich hitlérien : il s'agit également d'avancer vers la purification de l'essence des Allemands. C'est dans ce contexte que, dans les années 1940-1942, Heidegger parsème ses écrits de déclarations légitimant la sélection raciale et exaltant ce qu'il nomme la « pensée de la race » et « l'être-race » (*Rasse-sein*). A cette date, la métaphysique n'est nullement chargée de tous les maux comme cela sera le cas après qu'il ait pris conscience de la défaite imminente du III^e Reich.

Il faut donc souligner l'*ambivalence* du discours heideggérien sur la métaphysique : une ambivalence qui ne cesse de croître, de 1936 à 1942. D'un côté, le thème de l'accomplissement de la métaphysique permet de légitimer comme ontologiquement et historiquement nécessaire tout ce qui découle, selon Heidegger, de l'identification de la « totalité de l'étant » à la puissance : la motorisation de la Wehrmacht, la sélection raciale et la purification à venir de l'essence des Allemands. De l'autre, la différence ontologique entre l'être et l'étant permet de récuser toute détermination du mot « être » et de maintenir la plus grande indétermination sur les fondements de la doctrine heideggérienne, de sorte qu'ils échappent aux prises de la critique.

Mais revenons au passage du cours sur *La métaphysique de Nietzsche* de 1941 où il est question de la sélection raciale. Heidegger élève la sélection de la race au niveau d'une pensée, en soulignant les mots *principe* et *pensée*. Il écrit en effet ceci :

« C'est seulement là où la subjectivité inconditionnée de la volonté de puissance devient vérité de l'étant dans sa totalité que le *principe* de l'institution d'une sélection raciale, c'est-à-dire non pas une simple formation de race se développant à partir d'elle-même, mais la *pensée* de la race se sachant elle-même, est possible, c'est-à-dire métaphysiquement nécessaire. (GA 50, 56-57 ; *Nietzsche II*, p.309).

Nous devons bien prendre conscience de ce que signifie cette phrase. Heidegger soutient que toute l'histoire de la philosophie moderne de Descartes à Nietzsche, entendue par lui comme une « métaphysique de la subjectivité », culmine dans la sélection raciale telle qu'elle est alors très concrètement mise en œuvre, de façon radicalement meurtrière, dans le nazisme. C'est dans le même esprit que Heidegger présente, dans son écrit de la même époque intitulé *Koinon*, la sélection raciale comme « jaillie de l'expérience de l'être comme subjectivité » (GA 69, 70). Cette légitimation historique et ontologique du racisme national-socialiste est doublement intolérable : elle compromet radicalement toute la philosophie moderne à partir de Descartes, alors que rien, chez l'auteur des *Méditations*, n'annonce de près ou de loin le racisme nazi, et elle donne à la sélection raciale la légitimité d'une « pensée », au moment où l'extermination des juifs polonais dans les territoires conquis par le III^e Reich est déjà mise en œuvre.

Précisons en outre que le passage du cours sur Nietzsche d'où est extrait la phrase légitimant la « pensée de la race », est d'une tonalité toute positive et nullement critique. Heidegger évoque ainsi la « richesse de la suprême possibilité du commandement » « à partir des décisions les plus simples », puis, au paragraphe suivant, il prononcé un éloge de l'essence authentique du « gigantesque » et du « grand style ». Heidegger entend donc bien ici légitimer et non pas récuser le racisme nazi. C'est là un point capital, qui a bien été relevé par Kurt Flasch².

4. Pourquoi la critique heideggérienne du « biologisme » ne constitue nullement une prise de distance à l'égard du racisme nazi

Pour tenter de faire passer sa légitimation soit-disant 'métaphysique' du racisme, Heidegger a ajouté, dans le *Nietzsche* de 1961, une phrase qui ne se trouvait pas dans le cours rédigé en 1941 et réédité en 1986 dans la *Gesamtausgabe* (GA 48). Dans cette phrase ajoutée, il oppose le métaphysique au biologique :

Pas plus que la volonté de puissance n'est biologiquement conçue, alors qu'elle l'est bien plutôt ontologiquement, pas plus la pensée de la race de Nietzsche n'a une signification biologique, mais métaphysique. (*Nietzsche II*, p.309).

Jacques Derrida s'était à juste titre inquiété de cette phrase : en effet, avait-il demandé, « une métaphysique de la race » est-elle « plus grave ou moins grave qu'un naturalisme ou un biologisme de la race »³. Malheureusement, il avait laissé cette question en suspens et n'était plus revenu sur ce point capital, depuis lors négligé par les commentateurs.

² « Faye macht seine Landsleute darauf aufmerksam, dass Heidegger unter dem Eindruck der Siege der deutschen Panzerarmeen in Frankreich erklärte, die Motorisierung der Wehrmacht sei ein « metaphysischer Vorgang ». In Heideggers Text zur Nietzschevorlesung im Winter 1941/42 steht der Satz, Rassenzüchtung sei « metaphysisch notwendig ». Nun kan man streiten, was Heidegger « metaphysisch notwendig » heißt. Nach Kritik am Nationalsozialismus klingen solche Sätze nicht ». Kurt Flasch, « Er war ein nationalsozialistische Philosoph. Mit Emmanuel Fayes Buch gibt es eine neue, notwendige Debatte über den braunen Faden in Martin Heideggers Denken », *Süddeutsche Zeitung*, 14 juin 2005, p.16.

³ Jacques Derrida, *Heidegger et la question. De l'esprit et autres essais*, Paris, 1990, p.93.

Aujourd'hui, les raisons de cette addition apparaissent clairement : pour rendre acceptable ses affirmations sur la « sélection raciale », Heidegger a voulu faire croire en 1961 qu'il prenait quelque distance avec le racisme nazi. En réalité, ses réserves à l'égard du biologisme ne correspondent nullement à une distance prise à l'égard du national-socialisme. En effet, ce qu'il critique à travers ce qu'il nomme la « biologie libérale », ce n'est nullement le racisme nazi mais le darwinisme anglo-saxon, qu'il rejette comme procédant d'un mode de pensée « libéral », qui part de l'individu et non de la communauté. Heidegger ne rejette nullement pour autant ce qu'il nomme la « nouvelle biologie », qui s'appuie sur des notions telles que le « monde environnant » (*Umwelt*), la « figure » (*Gestalt*) ou la « tenue » (*Haltung*). Ce ne sont pas ces termes pris en eux-mêmes qui sont en cause, mais leur usage perverti lorsqu'ils sont intégrés dans une perspective raciale, comme c'est le cas pour l'*Umwelt* chez des auteurs comme Ludwig Clauß et Jakob Uexküll, pour la *Gestalt* avec Ernst Jünger, ou la *Haltung* avec Erich Rothacker.

Il faut savoir en outre que les différentes conceptions de la race qui s'opposent entre elles dans le nazisme ne se réduisent nullement à des thèses « biologiques » : Hitler lui-même, dans son discours sur la race au congrès de Nuremberg de l'année 1933, définit la race par l'esprit⁴, et Heidegger, exactement comme le 'philosophe' nazi Alfred Baeumler, allie le sang à l'esprit dans sa conception de la souche (*Stamm*) et de la race (*Rasse*). Il est significatif à cet égard de voir Heidegger faire crédit à Baeumler d'avoir proposé une interprétation non biologisante de Nietzsche, et cela dans un cours où il recommande par ailleurs à ses étudiants la « judicieuse postface de Baeumler » à la *Volonté de puissance*, postface dans laquelle il n'est question que de race. Bref, la discussion heideggérienne du « biologique », ne constitue en aucune façon une récusation du racisme. Heidegger élève, au contraire, le racisme hitlérien à la dignité d'une doctrine ontologique, et la situe ainsi à un niveau où aucune réfutation scientifique n'est désormais possible.

5. Après 1945 : le négationnisme ontologique des Conférences de Brême

C'est uniquement après 1945, particulièrement dans les *Conférences de Brême* de 1949, que Heidegger fait de l'extension planétaire du « nihilisme » sous la domination de la technique le thème dominant de ses écrits. Il retourne alors son discours pour affirmer désormais que la Seconde guerre mondiale n'a rien décidé (voir par exemple la conclusion de sa conférence du 27 juin 1945 sur « la pauvreté »), et rapporter au « même » (*das Selbe*) l'agriculture motorisée et les camps d'anéantissement ! La responsabilité du nazisme est diluée et masquée dans une mondialisation des approches où les ravages des années les plus noires du XX^e siècle sont imputés, non pas à la folie criminelle des dirigeants nazis, mais à la philosophie occidentale tout entière, rendue responsable de l'arrondissement de la terre par la technique planétarisée. C'est un retour au langage de l'indétermination nébuleuse avec l'attente du « dernier dieu », et l'identification bien tardive du nihilisme et de la technique planétaire.

En procédant ainsi, Heidegger ne manifeste en aucune façon la lucidité d'un « grand penseur », mais au contraire une volonté de destruction de la vérité historique et philosophique, qui est extrêmement grave. Son discours d'après guerre, en effet, comme je le montre dans le dernier chapitre de mon livre, va directement inspirer l'entreprise révisionniste d'un Ernst Nolte, qui fut d'abord un proche et resta un disciple. En outre, la diabolisation de la technique va susciter les discours apocalyptiques sur le nihilisme contemporain, qui n'hésitent pas à situer la violence dans l'être même et font de l'humanité le jouet de puissances qui la dépassent. Enfin, la dimension de *pensée* de la

⁴ Sur les doctrines hitlérienne et national-socialistes de la race, voir la remarquable étude d'Arthur Comte et Cornelia Essner, *La quête de la race*, Paris 1995.

technique, enrichie de l'apport successif des philosophes, d'Aristote à l'*homo faber* de Bergson, est totalement méconnue.

Après que Heidegger ait été frappé d'interdiction de toute activité universitaire à cause de son nazisme, sa stratégie de « retour »⁵ exigerait une autre étude. Cependant, ses propos sur les camps d'anéantissement dans deux passages des *Conférences de Brême* donnent le ton de cette dernière période et prouvent l'existence d'une relation intime entre son œuvre et la forme la plus radicale possible de négationnisme, celui qui atteint l'être même des victimes.

Je voudrais donc revenir sur les *Conférences de Brême* rédigées par Heidegger en 1949. Il existe un premier passage (publié pour la première fois en français par Philippe Lacoue-Labarthe), où, de manière insoutenable, Heidegger rapporte au même l'agriculture motorisée et la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'anéantissement. Le second, un peu moins connu, demande si ceux qui ont péri dans les camps d'anéantissement peuvent-être dits être morts. Non sans pathos, il demande à trois reprises : *Sterben Sie ?* « Meurent-ils ? » Ce passage est extrait d'une conférence intitulée « Le Danger », que Heidegger s'est gardé de publier de son vivant. Il semble même, si l'on en croit le témoignage de Heinrich Wiegand Petzet, qu'il ne l'a pas prononcée en 1949.

Que veut dire Heidegger ? Certains commentateurs s'efforcent de justifier ses développements en les interprétant comme s'il s'agissait des pages de la *Dialectique négative* dans lesquelles Theodor Adorno montre, à propos d'Auschwitz, comment l'individu est dépossédé de sa mort. Mais Heidegger dit tout autre chose. Il s'attarde à peine sur les conditions de l'anéantissement des victimes. Ce qu'il soutient, c'est, de manière extrêmement obscure et nébuleuse, que « l'homme peut mourir si et seulement si l'être lui-même approprie l'essence de l'homme dans l'essence de l'être à partir de la vérité de son essence ». Que comprendre à ce jargon, où le mot « essence » (*Wesen*) est répété trois fois ? Que l'homme ne peut mourir, ne peut être dénommé le mortel, que s'il est par essence dans l'abri de l'essence de l'être et si son essence « aime l'essence de la mort ». On voit donc bien que ce ne sont pas les conditions de la mort qui dépossèdent l'homme du pouvoir de mourir, mais une radicale défection d'essence pour celui qui n'est pas dans l'abri de l'être.

Or, les textes du début des années 1940 que je publie et analyse dans ce même chapitre 9, montrent que l'essence, chez Heidegger comme chez son disciple et interlocuteur Oskar Becker, a une signification raciale. On le voit bien dans les textes de 1940 où il est question de « l'être-race » (*Rassesein*) et de « l'essence non encore purifiée des Allemands ». C'est pourquoi cette conférence de Brême est insoutenable. Ce que Heidegger veut dire, c'est que les victimes des camps d'extermination ne pouvaient pas mourir parce qu'ils n'étaient pas, dans leur essence, des mortels : ils n'aimaient pas suffisamment la mort, ils n'étaient pas dans la garde de l'être. Derrière cela, il y a toute la conception nazie de la mort comme *Opfer*, comme sacrifice de l'individu à la communauté, que l'on trouve déjà annoncée dans *Etre et temps*⁶, et célébrée par Heidegger le 26 mai 1933, dans son discours exaltant Albert-Leo Schlageter, fusillé en 1926 et érigé en héros par les nationaux-socialistes. « Mourir pour le peuple allemand et pour son *Reich* », c'est, affirme Heidegger, mourir de la mort la plus dure et la plus grande (GA 16, 759-760). Mais ceux qui ont péri dans les camps d'anéantisements, ils sont, dit-il, *grausig ungestorben* : « horriblement non-morts » (GA 79, 56). Ils ne sont pas morts, ils ne pouvaient même pas mourir, ils n'étaient pas des mortels. C'est pourquoi j'ai parlé d'un *négationnisme ontologique*, qui s'en prend à l'être même des victimes.

⁵ Dans son *Glossarium*, Carl Schmitt parle ironiquement du « come-back » de Heidegger.

⁶ Voir à ce propos les analyses de Theodor Adorno, *Jargon der Eigentlichkeit. Zur deutschen Ideologie*, Francfort, Suhrkamp, 1965, p.110 ; trad. fr., p.133

La philosophie a pour vocation de servir l'accomplissement de l'homme et non sa destruction. Or Heidegger, par le principe *völkisch* et raciste dont il procède explicitement, détruit l'homme dans son être même. Et de manière profondément perverse, il impute à la philosophie elle-même la responsabilité des dérives totalitaires de l'époque moderne. Les principes radicalement discriminatoires et racistes – l'identification de « l'ennemi » à l'Asiatique ; l'appel à l'anéantissement total (*völlige Vernichtung*) de ce même ennemi, enté sur la racine de l'existence du peuple (GA 36/37, 91) – sur lesquels repose l'œuvre de Heidegger, obligent à une complète remise en question du statut de cette œuvre. Elle n'est pas, dans ses fondements, une philosophie, mais une tentative de destruction de la philosophie. C'est donc le rôle du philosophe que de mettre à jour, par des recherches bien plus approfondies, la signification réelle de ces écrits. C'est là une tâche essentielle pour la pensée actuelle.

A propos de la discussion qui va suivre

De même que la revue *L'Enseignement philosophique* avait édité, il y a six ans, la discussion qui avait fait suite à ma conférence sur « Descartes et les philosophes français de la Renaissance »⁷, les responsables de l'APPEP ont souhaité publier la discussion qui a fait suite à la présente conférence. Cependant, la comparaison s'arrête là car l'agressivité polémique des trois premiers intervenants n'a guère favorisé la discussion philosophique pondérée et approfondie qui avait caractérisé le débat de 1998. De fait, la discussion qui va suivre⁸ n'est pas représentative des nombreux débats qui se sont succédés ces derniers mois, notamment dans plusieurs universités en France, en Allemagne et aux Etats-Unis, sur la question du rapport de l'œuvre de Martin Heidegger au national-socialisme et les thèses de mon livre.

Proches de François Fédier, les trois premiers intervenants ont publié, ainsi que lui, de nombreux textes sur le site Internet qui s'est largement consacré à attaquer mon travail, qualifié d'« essai délirant » dans un manifeste diffusé en quinze langues. On lit par exemple, sous la plume de Gérard Guest, le propos suivant, qui donne une idée des extrémités auxquels plusieurs de ces auteurs ont été conduits. S'en prenant à ceux qui critiquent Heidegger, et leur reprochant de vouloir l'« interdire », Gérard Guest n'hésite pas à se faire menaçant en déclarant que ces derniers « semblent devoir redouter plus que tout au monde *la lumière de l' « histoire de l'Etre »* ; plus encore, à ce qu'il semble, que les vampires ne craignent la première lueur du jour, qui leur coupera la respiration... C'est à croire que la moindre radiation de ladite « lumière », à elle seule, dût leur être assurément fatale, pour peu qu'elle vînt seulement à les effleurer »⁹.

Je rappellerai à ce propos que les seules interdictions qui ont cours sont celles des ayants droit, représentés en France par François Fédier, qui interdisent aux chercheurs non autorisés personnellement pas Hermann Heidegger l'accès à la plus grande partie des Archives Heidegger. C'est ainsi, par exemple, que Victor Farias s'était vu interdire par Hermann Heidegger la consultation des Archives inédites conservées à Marbach. Il est en outre interdit aux éditeurs de manuels en France, de publier des extraits de l'œuvre de Heidegger. La volonté de contrôler l'œuvre de Heidegger, de censurer la recherche et de neutraliser la pensée critique est radicale, mais elle demeure impuissante à cacher la réalité des cours et séminaires ouvertement hitlériens désormais accessibles.

Pour ma part, mes recherches m'ont conduit à reconsidérer entièrement les fondements de l'œuvre de Heidegger en montrant qu'ils ne sont pas philosophiques, et, parce que je soutiens qu'il ne peut pas y avoir de philosophie nazie, je me suis opposé à l'idée que l'on reçoive dans l'enseignement et dans la recherche les cours et écrits hitlériens de Heidegger comme s'il s'agissait d'une œuvre philosophique. Je n'ai pour autant jamais parlé d'interdire cette œuvre. Non seulement je poursuis depuis plusieurs années un séminaire critique sur Heidegger à l'université de Paris X-Nanterre, mais j'ai édité en allemand, traduit en français et donné ainsi à lire des textes qui sont écartés du plan de la *Gesamtausgabe*. La censure n'a jamais servi la vérité et j'en appelle au contraire, aussi bien dans mon livre que dans un article récemment publié dans *Le Monde*, à l'approfondissement de la recherche, à la

⁷ Voir le « Dossier : De la Renaissance à Descartes », *L'Enseignement philosophique*, mars-avril 1999, p.27-71.

⁸ La transcription de la discussion évite autant qu'il est possible les redites et les maladresses de l'oral. Les très nombreuses interruptions n'ont pas toujours été retranscrites : l'ensemble eût été trop chaotique. Par ailleurs, tous les intervenants n'ont malheureusement pas indiqué leur nom.

⁹ Gérard Guest, « Heidegger – contre vents et marées. Avertissement », p.29 (texte publié sur Internet le 12 septembre 2005).

plus grande transparence et à l'ouverture à tous les chercheurs des Archives Heidegger¹⁰. Je souhaite en effet que toute la vérité soit faite sur cette œuvre, sans censure et sans manipulation de la part des ayants droit. Il aura par exemple fallu que je reproche à Hermann Heidegger d'avoir toujours caché que Martin Heidegger avait voté pour le parti nazi dès 1932 – ce qui ruine la thèse d'un ralliement opportuniste en 1933 –, pour qu'il finisse par admettre publiquement ce fait dans une lettre à la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 15 novembre 2005. Notre responsabilité de philosophes et d'enseignants est en effet trop grande pour que nous ne cherchions pas à savoir exactement ce que nous enseignons à nos élèves et à nos étudiants.

¹⁰ « Pour l'ouverture des Archives Heidegger », *Le Monde* du 5 janvier 2006.

Discussion

M. Etienne Akamatsu - Je suis heureux d'accueillir Emmanuel Faye, je suis heureux d'accueillir, pour cette conférence-débat, une assistance aussi nombreuse. Je ferai trois remarques, pour présenter l'association et pour présenter la conférence.

Tout d'abord, j'aimerais remercier le conférencier pour la disponibilité qu'il démontre à l'égard des professeurs du secondaire qui s'intéressent aux travaux de recherche et veulent savoir quels sont les progrès de cette recherche et la façon dont on procède actuellement. Le désir de trouver des lecteurs est fréquent, le désir de trouver un public, fréquent lui aussi, mais le souci d'exposer son travail auprès d'un public de philosophes non spécialistes n'est pas si fréquent. Je remercie donc vivement Emmanuel Faye de se livrer avec nous au jeu de l'exposé et des questions.

Deuxièmement, je voudrais noter en quoi consiste le rôle de l'association qui a organisé cette conférence avec la collaboration de l'université Paris-I qui nous accueille dans cette salle. Le rôle de l'association, quand elle invite des conférenciers, ne consiste pas à prendre parti ni à endosser les thèses de l'invité. Nous avons déjà invité de nombreuses personnes, je n'en ferai pas la liste. Ce *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie* d'Emmanuel Faye ne fait pas exception à la règle. L'Association des Professeurs de Philosophie de l'Enseignement Public s'intéresse à toutes les œuvres qui peuvent contribuer à l'interprétation qui doit être faite de la présence de la philosophie dans l'enseignement, et en particulier, quand il s'agit d'une notion ou d'un auteur qui sont distingués par le programme de l'enseignement secondaire, nous sommes particulièrement intéressés par cela, mais pas seulement pour cette raison bien entendu. C'est à ce titre qu'elle invite et écoute les auteurs les plus divers, sans avoir la prétention ni de les diriger, ni de les soutenir. Bien sûr, elle se fait le relais, elle diffuse le titre de leur ouvrage et leur donne l'occasion de s'exprimer.

Enfin je proposerai une petite introduction à cet ouvrage, que j'ai parcouru, mais pas encore assimilé, qui est riche et qui est digne d'intérêt. Je ne dirai pas qu'il soit radicalement nouveau, je ne sais pas si Emmanuel Faye voudra soutenir cette idée, j'ai trouvé qu'il répondait à l'injonction d'un certain Thomas Sheehan, cité par Richard Wolin, je lis cette phrase-là, p. 153 de *La Politique de l'être* : « On ferait bien de ne plus rien lire de Heidegger sans soulever des questions politiques. On doit relire ses œuvres, particulièrement, mais pas exclusivement, à partir de 1933 en étant extrêmement attentif au mouvement politique auquel Heidegger a délibérément lié ses idées. Sans cela, je crois qu'on s'interdit de le comprendre ». Il me semble qu'Emmanuel Faye, justement, a voulu prendre cet appel au sérieux, ce qui a déterminé peut-être sa recherche – il s'en explique dans le livre –, ce qui a déterminé la lecture de textes mal connus, peu connus, pas connus du tout quelquefois, et dans leur version originale autant que possible. Cela soulève d'ailleurs des questions sur les modalités de l'édition des œuvres de Heidegger, peut-être reviendra-t-on sur cette question délicate. D'autre part, et c'est ce qui concerne au premier chef les professeurs, Emmanuel Faye place au centre du débat le rôle que doit jouer l'enseignement universitaire et secondaire dans la diffusion de la philosophie heideggérienne.

Alors, j'invite tout le monde à écouter ce que Emmanuel Faye voudra préciser par rapport à ces différents points. Peut-être fera-t-on un bilan des premières questions que ce livre a suscitées. Je signale aussi que la publication de son livre intervient à un moment où beaucoup d'autres livres, à propos de Jünger, à propos de Céline, à propos de Karl Kraus, essaient de retrouver l'originalité des textes et s'interrogent sur le rôle des intellectuels dans l'Allemagne de l'Avant-guerre, de l'Entre-deux guerres et de l'Après-guerre.

Je remercie donc Emmanuel Faye de bien vouloir présenter ce livre. Ensuite je pourrais ouvrir le débat. Je jouerai le rôle à ce moment là de modérateur. Vous pourrez donc, c'est l'intérêt aussi de ces conférences-débats, interroger par mon intermédiaire, mais aussi directement le conférencier.

Conférence d'Emmanuel Faye (le texte est publié plus haut).

M. Etienne Akamatsu - Je crois que nous pouvons tous remercier Emmanuel Faye de la clarté de l'exposé. J'espère que tout le monde a entendu. Je m'excuse aussi - je ne l'ai pas fait tout à l'heure - si la salle Cavallès, qui était dans le temps un peu plus grande, ne peut pas accueillir aujourd'hui toutes les personnes qui auraient voulu assister à cette conférence. J'espère que tout le monde a pu en prendre sa part. Je vais profiter de cette fin de la conférence et de ce début du débat pour formuler quelques remarques. Bien sûr, après, je redistribuerai la parole. Ne vous inquiétez pas, je ne la monopoliserai pas. Mais je vais faire trois remarques, comme tout à l'heure.

D'abord, je pense que vous avez été tous frappés à la fois de la douceur et de la fermeté du conférencier, de sa vigueur de pensée. C'est un contraste peut-être, mais ça n'est pas si paradoxal que cela. Peut-être nous a-t-il donné le tournis parce qu'il y a beaucoup de considération d'histoire, de philologie, de philosophie mêlées, et parce qu'il nous a contraints à penser en allemand, mais je pense que Heidegger nous a appris, nous a peut-être contraints à penser en allemand en France. Il y a des problèmes de traduction, *Wesen, Lichtung, Verfassung*, etc. Et puis Emmanuel Faye a introduit un certain nombre de noms que nous ne connaissions pas, ou peu : Rothacker, Bäumlér, Clauß... peut-être vous sont-ils familiers, mais pour moi, je les ai complètement découverts. C'était ma première remarque.

Ma deuxième remarque concerne la diversité des questions à poser. Je pense qu'il y a des questions que nous nous posons sur la personne même de Heidegger, sur son attitude avant, pendant et après la guerre, sur son fameux silence. Je dirais que cela relève d'une évaluation morale. Il y a des interrogations sur le sens de son ambition politique, cela relève principalement d'une appréciation historique mais aussi philosophique. Et puis nous avons aussi des préoccupations concernant la teneur de la philosophie et, bien sûr, ce qui nous préoccupe le plus, c'est cette interprétation, une nouvelle herméneutique peut-être, qu'il faudrait inventer pour bien comprendre de quoi il s'agit.

Et puis, troisième remarque, pour lancer le débat, est-ce que ce Heidegger, qu'on nous a présenté souvent comme complexe, obscur, subtil, à la fois philosophe, gnostique, poète, est-ce qu'une telle présentation ne fait pas de lui un Heidegger strictement engagé, impliqué, orienté, d'une manière trop simplificatrice ? Au détriment d'autres aspects de l'œuvre qui seraient ainsi effacés ou au moins négligés ? Voilà, c'est tout simplement pour lancer le débat. Je vous laisse prendre la parole, et j'espère que chacun – peut-être pas chacun parce que vous êtes très nombreux –, que quelques-uns pourront prendre la parole valablement et que vous ne vous disputerez pas la parole.

M. Emmanuel Faye - Je dirai un ou deux mots par rapport à ces questions. Vous disiez que cette présentation était à la fois claire et donnait le tournis. C'est effectivement la difficulté : lire pendant des années les cours de Heidegger dans la *Gesamtausgabe* n'est pas une partie de plaisir. Je ne sais pas qui, parmi vous, a lu par exemple le texte intitulé *Koinon*. Quand on lit ce texte de bout en bout, on a du mal à en sortir indemne. J'ai cité la définition du communisme par Heidegger en montrant que, à mon avis, elle fait partie de ce que Celan nomme l'innommable.

Celan parle d'innommable à propos de la *Machenschaft*...

Interruptions de M. Hadrien France-Lanord, qui soutient que le propos de Celan sur la « Machenschaft » ne concernerait pas Heidegger, mais Claire Goll.

M. Emmanuel Faye - Je termine sur le propos du modérateur, puis je répondrai aux questions et objections qui sont posées. Il est très difficile de maintenir de la clarté à travers autant de textes. Il faut donc, au moins dans la synthèse, une certaine clarification, ne serait-ce que pour transformer la lecture de certains tomes en une analyse critique. Il faut donc condenser : la clarification et la simplification, c'est le passage de l'analyse à la synthèse, c'est le travail de la pensée. Si l'on refuse ce travail, on se retrouve dans une forme de paraphrase ou de questionnement qui ne conclut jamais, et c'est très problématique. Nous avons eu, lundi dernier, une discussion, Philippe Lacoue-Labarthe et moi, à la suite d'une émission sur France Culture. Il conclut sa présentation du texte de Heidegger de 1945 sur *La pauvreté*, en demandant s'il s'agit d'un anti-capitalisme ou d'un archi-fascisme. Je lui ai demandé ce qu'il en pensait lui-même. Il m'a répondu qu'il ne pouvait pas répondre. Je pense qu'à un certain moment, il faut tout de même tirer les conclusions de ce que l'on lit. Voilà pour ce point.

M. Bernard Sichère - Je voulais intervenir tout de suite. J'enseigne la philosophie depuis 1966 dans le secondaire, et dans le supérieur depuis 1974 et – mais je suis peut-être ignorant –, c'est la première fois que j'entends dire publiquement qu'il faudrait éventuellement interdire un philosophe dans l'enseignement. Donc, les choses me paraissent suffisamment graves, et de ce point de vue là, le livre me paraît très grave.

M. Emmanuel Faye - Je n'ai jamais écrit qu'il fallait interdire Heidegger...

M. Bernard Sichère - Ne m'interrompez pas, vous l'avez dit vous-même, vous me répondrez comme vous voudrez. Je voudrais aller au bout de mon affirmation. Vous vous présentez notamment comme la personne qui déclare qu'elle a la compétence pour dire ce qui est et ce qui n'est pas philosophique, et vous décrivez que Heidegger, ce n'est pas de la philosophie. Donc, il faut le rejeter de la philosophie. C'est extrêmement grave, ça pose au moins la question suivante, puisque vous vous adressez notamment à une assemblée d'enseignant de philosophie – et j'enseigne la philosophie depuis très longtemps –, à savoir : êtes-vous habilité, y a-t-il une affaire Heidegger seulement ou y a-t-il également une affaire Faye?, c'est-à-dire, s'il est démontré que votre livre est un livre qui est essentiellement un livre de déformation, volontaire ou pas, de textes, de manipulation, voire de diffamation : est-ce que vous-mêmes vous faites partie de l'enceinte philosophique ? Je pose la question d'emblée. Diffamation, il y a pour moi, d'ailleurs. C'est très clair dans la mesure où dans votre bibliographie, il faut le savoir, quand on regarde votre livre, il y a tout un chapelet d'auteurs - je connais certains d'entre eux, j'ai pour eux la plus grande estime intellectuelle -, vous les traitez explicitement de négationnistes, comme vous traitez Heidegger de négationniste. Heidegger est mort, il ne peut pas se défendre. Je pense que c'est ce qu'on appelle une diffamation éventuellement, il y a là matière éventuellement à procès. Vous ne me citez pas, dommage, vous m'auriez cité, vous auriez déjà un procès. Bon, première chose.

Deuxième chose : il y a visiblement un règlement de compte avec Heidegger, qui est récurrent, je le constate, je ne le conteste pas d'ailleurs. C'est même en l'occurrence une affaire de famille. Nous avons eu l'opération Jean-Pierre Faye, nous avons aujourd'hui l'opération

Emmanuel Faye. Ce qui a commencé avec le père continue avec le fils. C'est très bien...

Murmure puis brouhaha dans la salle, une femme parle, mais c'est inaudible.

M. Bernard Sichère (*répondant à cette femme et au murmure de la salle*) - C'est un fait, je le constate, c'est un fait.

M. Etienne Akamatsu - S'il vous plaît, je voudrais rétablir un peu de silence et de calme pour que tout le monde puisse entendre ce que chacun a à dire à chaque fois qu'il a à le dire. Je voudrais simplement fixer une règle : ne pas être trop long.

M. Bernard Sichère - J'ai simplement quatre points à relever, très vite. Rassurez vous, je ne vais pas être long. Première chose dans ce que vous avez dit et que je crois avoir entendu, mais peut-être me suis-je trompé et ai-je mal entendu. Sur l'*Umwelt*, c'est grotesque. Je croyais que *Umwelt* était un terme qui faisait partie du vocabulaire psychologique allemand courant, que c'était un terme que l'on trouvait partout à toutes les pages dans la philosophie de Husserl. Alors, à moins que Husserl lui-même par contiguïté ait été rendu contagieux ou nazi, je ne comprends pas ce que vous nous avez raconté sur l'*Umwelt*, c'est ridicule.

M. Emmanuel Faye - Sur l'*Umwelt*, j'ai indiqué d'une part un point factuel qui est extrêmement précis, c'est que Rothacker réunit à propos de l'*Umwelt* deux auteurs dont il estime, par conséquent, qu'ils ont à cet égard la même pensée. Or, ce n'est pas Husserl et Heidegger, mais Clauß et Heidegger qu'il met ensemble. Heidegger n'y voit pas d'objection. C'est une nouvelle information que je livre au lecteur. Donc, la détermination de l'*Umwelt* dans *L'âme nordique* de Clauß où elle joue un rôle central, et celle de *Etre et temps*, sont considérées par Rothacker comme très similaires, sinon même identiques.

M. Bernard Sichère - Peut-être, mais c'est le point de vue de Rothacker.

M. Emmanuel Faye - Oui, mais Heidegger ne s'en indigne pas. Il approuve, dans une lettre d'août 1934, l'étude de Rothacker. Et la *Haltung* que Heidegger loue chez Rothacker - le livre de Volker Böhnigk le montre bien¹ -, cette *Haltung*, c'est le concept racial central de Rothacker, c'est la « tenue » de l'homme dans l'*Umwelt*, compris de manière raciale. On a donc là une conjonction de textes - dont la lettre de Heidegger - qui sont désormais disponibles pour les chercheurs, y compris à ceux qui, en France, ne connaissaient pas ces textes.

D'autre part, à la fin de mon livre, je parle effectivement de négationnisme à propos de trois auteurs. Je parle de négationnisme historique pour deux auteurs. Le premier, c'est Faurisson dont je soutiens – et si l'on veut me faire un procès, qu'on le fasse - qu'il est négationniste. Il nie la réalité d'Auschwitz. Le second, c'est Jean Beaufret qui, dans une lettre à Faurisson, a dit qu'il avait été amené aux mêmes conclusions que ce dernier.

M. Hadrien France-Lanord (*en même temps que le précédent, qui ne l'entend pas*) - Jean Beaufret était un résistant, Monsieur.

¹ Volker Böhnigk, *Kulturanthropologie als Rassenlehre. Nationalsozialistische Kulturphilosophie aus der Sicht des Philosophen Erich Rothacker*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2002.

M. Emmanuel Faye - Par ailleurs, je parle à propos de trois auteurs de révisionnisme, et il y a donc une marge. Le premier, c'est Nolte qui s'est explicitement présenté comme celui qui entreprenait un travail de « révision » du chantier historique sur le national-socialisme². Le second, c'est Tilitzki, un disciple de Nolte et de Heidegger. Le troisième, c'est François Fédier, qui a écrit un hommage à Nolte. Quant à vous-même, Bernard Sichère, je n'ai pas lu vos travaux. Je ne sais donc pas pourquoi vous vous sentiriez visé lorsque je parle de négationnisme. Je ne parle de négationnisme qu'à propos de Faurisson et de la lettre de Jean Beaufret.

En ce qui concerne Heidegger, j'ai parlé de « négationnisme ontologique » pour la deuxième conférence de Brême. C'est un autre problème, et dans ma conférence, j'ai souhaité préciser ce que j'entendais par là.

Alors maintenant, puisque vous me contestez ce droit et voulez m'exclure de la communauté philosophique, un philosophe a-t-il, en son âme et conscience, au terme d'une longue étude, le droit de conclure que les fondements de l'œuvre qu'il a étudiée ne sont pas philosophiques ? Je pense que oui. Je ne veux pas me cautionner de Heidegger, mais lui-même, dans son séminaire sur Hegel et l'Etat, écrit que Hegel est « le dernier philosophe ». Il n'y a plus de philosophes après Hegel. Kierkegaard et Nietzsche ne sont plus, dit-il, des philosophes, mais « des hommes sans catégorie ». Puis, deux ans après, il change de discours et affirme que le dernier philosophe, c'est Nietzsche. Que Heidegger ait fait des études de philosophie, qu'il ait commenté des auteurs qui sont des philosophes, c'est entendu. Mais que les fondements de cette œuvre soient ceux d'un philosophe, je ne le pense pas, parce que le racisme se trouve au cœur de ses notions. Il est explicitement assumé dans un nombre considérable de cours et de textes. Et je soutiens, effectivement, qu'il ne peut pas y avoir de philosophie raciste.

Applaudissements

M. Etienne Akamatsu - Vous avez le droit d'applaudir, évidemment, mais essayez de ne pas trop le faire.

M. Bernard Sichère - J'avais deux autres points, et je vais très rapidement laisser la parole, si vous le voulez bien. C'était sur la volonté de puissance, et c'était sur le national. Sur la volonté de puissance, apparemment vous n'en parlez pas là. Je ne vois pas comment un penseur intrinsèquement nazi peut mener de 1939 à 1940, 1942, les enseignements que Heidegger donne sur Nietzsche et avoir cette explication avec Nietzsche concernant la récusation – vous dites que ça vient tard, pas du tout c'est très tôt –, la récusation de ce qu'il appelle la « métaphysique de la subjectivité ». Et je ne vois pas comment un nazi peut prononcer la conférence qui s'appelle « Pourquoi des poètes ? » à la mémoire de Rilke sur la contestation de la volonté de puissance et l'appel à l'autre volonté. C'est impossible pour moi. Incompatible.

M. Emmanuel Faye - Il y a tout un mode de lecture des textes des années 1930 et début 1940, qui consiste à dire qu'il y a d'un côté les cours, notamment bien sûr les cours sur Nietzsche qui contiendraient le débat sur l'histoire de la métaphysique et puis de l'autre côté un grand nombre d'autres textes et cours, soit ce que l'on appelle le *Nachlaß* : les *Beiträge*, *Besinnung*, etc., soit les commentaires de Hölderlin. Et l'on soutient que ces autres textes signifieraient la

² Ernst Nolte défend, dans *Historische Existenz*, ce qu'il nomme le « droit historique » de Hitler en 1933 et il affirme que son antisémitisme contient un « noyau rationnel » et une « bribe de vérité ». Il entend donc légitimer historiquement l'antisémitisme hitlérien.

véritable pensée de Heidegger, celle qui exprimerait « l'autre commencement », cet « autre commencement » étant, dans l'esprit de ces commentateurs, présenté comme une mise à distance à l'égard du nazisme. La difficulté ou l'impossibilité à mon avis dans ces interprétations, c'est que le thème du « second » ou de « l'autre commencement », est déjà présent dans le cours de 1935, dans l'*Einführung*, dans l'*Introduction à la métaphysique*. L'autre commencement, ce n'est pas du tout une manière de se départir d'un nazisme qui coïnciderait avec la récusation de la volonté de puissance. Cet « autre commencement », c'est tout simplement le commencement allemand, tel qu'il est « autre » et « second » par rapport au commencement grec. Ce commencement allemand, il s'accomplit dans ce que Heidegger nomme constamment dans ces années là, aussi bien dans les cours que dans les autres textes, « la nouvelle volonté allemande » (*neue deutsche Wille*) ou « la nouvelle réalité allemande » qui désigne effectivement la situation politique et historique à ce moment là. Donc ces textes, ainsi que les cours sur Hölderlin ne constituent pas un 'départ', une alternative ou une mise à distance à l'égard du national-socialisme.

M. Bernard Sichère - Ce n'est pas un départ, c'est la même pensée.

M. Etienne Akamatsu - Je vais vous demander de laisser la parole. Il y a beaucoup de personnes qui ont demandé la parole, je vais essayer de retenir l'ordre des demandes.

M. Hadrien France-Lanord - Juste sur le point de Celan rapidement, car c'est une information toute bête, le propos que cite Emmanuel Faye s'applique à Claire Goll qui a demandé à Celan de traduire des poèmes de son mari et qui ensuite a accusé Celan de les avoir plagiés. C'est donc une machination, *Machenschaft* au sens courant. Et si Monsieur Emmanuel Faye connaissait un tout petit peu Celan, il saurait que la seule fois où Celan s'est exprimé sur la langue de Martin Heidegger, quelques mois avant sa mort - je cite le témoignage textuel de Paul Celan - il a dit ceci : « à la différence de ceux que sa manière de parler offusque, je vois en Heidegger celui qui a rendu à la langue allemande sa limpidité ». Voilà, Monsieur, pour Paul Celan.

Deuxième chose, vous parlez de cours hitlériens, mais on aimerait trouver dans votre livre les témoignages qui sont parus depuis plus de vingt ans et traduits même, en français, notamment des élèves qui ont assisté à ses cours entre 1933 ou 1934 et 1944 pour certains comme par exemple Hermine Rohner qui écrit, je la cite, à propos de Heidegger : « lui ne craignait pas, fût-ce dans ses cours aux étudiants de toutes les facultés, de critiquer le national-socialisme de manière si ouverte et avec le tranchant si caractéristique qu'offre sa manière de choisir en toute précision ses termes qu'il m'arrivait d'en être effrayée au point de rentrer la tête dans les épaules ». Je cite celui aussi de Siegfried Bröse, qui a été lui-même destitué par les nationaux-socialistes en 1933, parce qu'il s'était manifesté contre Hitler, voilà ce dit Siegfried Bröse qui a suivi tous les séminaires de 1934 à 1944 : « les cours de Heidegger étaient fréquentés non seulement par les étudiants mais aussi par des gens exerçant depuis longtemps déjà une profession ou même par des retraités. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de parler avec ces gens, ce qui revenait sans cesse, c'était l'admiration pour le courage avec lequel Heidegger, du haut de sa position philosophique et dans la rigueur de sa démarche, attaquait le national-socialisme. Je sais également que les cours d'Heidegger, précisément pour cette raison – sa rupture ouverte n'était pas demeurée ignorée des nazis – étaient surveillés politiquement ». Une dernière ligne de Walter Biemel, qui dit à deux reprises : « pour la première fois il me fut donné d'entendre de la bouche d'un professeur d'université une violente critique contre le régime qu'il qualifiait de criminel » et

Biemel appuie le fait qu'il a entendu Heidegger caractériser Hitler de criminel, de *Hauptverbrecher*, de criminel en chef, dès 1935 et vous trouverez à ce sujet un texte dans le tome 69, *Koinon*, qui a l'air de vous faire si peur et dont vous citez si peu de texte, dans lequel il est question précisément de *Machenschaft*, de la puissance et de crime... dans lequel Heidegger range la pensée de la race comme étant un visage de ce crime et de cette *Machenschaft*. Biemel termine, ce sera là mon dernier mot, « il n'y a pas un cours, un séminaire où j'aie entendu une critique aussi claire du nazisme qu'auprès de Heidegger. Il était d'ailleurs le seul professeur qui ne commençât pas son cours par le *Heil Hitler* réglementaire. À plus forte raison dans les conversations privées, il faisait une si dure critique des nazis que je me rendais compte à quel point il était lucide sur son erreur de 1933. »

Voilà, je soumetts ça à l'examen de toutes les personnes et j'invite les lecteurs de votre livre à se rendre compte très vite de tous les documents qui manquent dans votre ouvrage et de toutes les citations qui sont tronquées, sans signalement, souvent, qui sont coupées, sorties de leur contexte et interprétées intégralement à contresens.

M. Emmanuel Faye - Premier point : parmi les textes de Celan sur Heidegger, vous avez une lettre inachevée de Celan à Heidegger que vous n'évoquez pas...

M. Hadrien France-Lanord (*l'interrompant*) - Si, elle est évoquée dans mon livre, Monsieur.

M. Emmanuel Faye - Je ne parle pas de votre livre, je parle de ce que vous venez de dire. Dans cette lettre, Celan dit à Heidegger : « par votre tenue, vous affaiblissez le philosophique et le poétique ». Voilà ce qu'il dit à Heidegger.

M. Hadrien France-Lanord - « Par votre tenue », pas par votre langue.

M. Emmanuel Faye - « Vous affaiblissez le philosophique et le poétique »

M. Hadrien France-Lanord - Et je précise...

M. Emmanuel Faye - Attendez, je ne vous ai pas interrompu, je vous remercie de me laisser parler.

M. Hadrien France-Lanord - (*continuant en même temps que le précédent*) - Cette lettre n'a pas été envoyée et n'a pas été publiée. Il faut quand même le rappeler.

M. Emmanuel Faye - Le texte que vous avez cité non plus n'a pas été publié du vivant de Celan. Laissez-moi terminer. Deuxièmement, que ce que vous venez de dire en condensé, je l'ai lu récemment sur un site Internet où avez rappelé ces témoignages que nous connaissions déjà, puisque François Fédier les avait publiés dans un livre. Effectivement, il y a quelques élèves...

M. Hadrien France-Lanord (*l'interrompant*) - Tous les élèves !

M. Emmanuel Faye - ...ceux qui pouvaient encore suivre en 1934 les cours de Heidegger, puisque beaucoup n'étaient plus là.

Siegfried Bröse, c'est l'un des deux élèves, avec Hallwachs, dont on a conservé les notes du

séminaire de Heidegger intitulé *Hegel, über den Staat*. Et que dit Heidegger dans ce séminaire ? que Hegel n'est pas mort, mais a commencé de vivre en 1933 ! Or c'est une proposition nazie que de dire que Hegel n'a commencé de vivre qu'en janvier 1933. Il faut donc voir quels sont les cours que ces étudiants acceptaient de prendre en note.

On pourrait ensuite étudier un par un ces témoignages. Il y a un témoignage que François Fédier appelle à crédit [sur le site Internet déjà évoqué], mais que vous ne citez pas, celui d'Ingeborg Schroth. Elle est restée l'amie de Heidegger jusqu'au bout, or c'est celle-là même qui prend en note la septième séance du séminaire hitlérien de 1933-34. Et j'avoue que pour prendre en note de telles choses, des cours d'« éducation politique » destinés à former une « noblesse politique » pour le troisième Reich, il faut quand même être, je pense, proche de ce qu'enseigne son professeur.

Walter Biemel, c'est un cas très curieux parce que c'est quelqu'un qui, alors que personne ne l'y obligeait, choisit de venir en 1942 dans l'Allemagne nazie et de suivre des cours à l'université de Fribourg. Et sur *Hauptverbrecher*, je ne sais pas ce que Heidegger pensait de Hitler en 1944-45, je ne connais pas de texte à ce propos. Je crois que la plupart des Allemands, après Stalingrad, avaient des mots durs pour le régime. Mais vous dites qu'il aurait dit cela dès 1935, or Biemel n'a commencé à suivre les cours de Heidegger qu'en 1942. Donc là, je comprends mal.

Maintenant, sur ce que vous dites concernant Heidegger qui aurait refusé qu'on fasse le salut nazi dans ses cours, je suis allé aux archives de Colmar, j'ai écouté les archives orales de Jacques Lacant (avec un « t »), le jeune curateur de l'université de Fribourg, qui a recueilli un nombre considérable de témoignages d'élèves de Heidegger. Et que dit Lacant, qui n'est ni heideggérien, ni anti-heideggérien, je veux dire, qui est neutre ? Il rapporte qu'un certain nombre de témoignages concordants indiquaient que Heidegger faisait souvent cours en chemise brune, et qu'il saluait les étudiants en disant Heil Hitler !. Alors peut-être, après Stalingrad, a-t-il renoncé au salut, mais, ce qui est certain, c'est que nous avons maintenant les textes, y compris un texte d'octobre 1944, et je conclurai ma réponse là-dessus. Ce texte d'octobre 1944 – je le traduis dans mon chapitre 9 – c'est un argument antisémite pour récuser Goethe comme le poète de l'Allemagne au profit de Hölderlin. Que dit Heidegger ? Il cite un aphorisme de Nietzsche dans lequel ce dernier met ensemble Goethe et Heine, poète « juif », et Heidegger ajoute : « ce nom de Heine jette une lumière étrange sur le nom de Goethe ». Il lui suffit de dire cela. Après, il ne sera plus question de Goethe. Il est évident pour Heidegger que seul Hölderlin – on ne le verrait pas associé à Heine – peut être dit le poète des Allemands. C'est le dernier cours que Heidegger a rédigé avant la défaite du régime nazi. Et dans une lettre de Heidegger de 1944, j'ai trouvé qu'il utilisait encore ce tampon (*montre la couverture de son livre*). Or il n'avait aucune obligation de le faire.

M. Etienne Akamatsu - J'ai noté une demande de cinq personnes... Alors, la personne qui est tout au fond.

M. Gérard Guest (*se levant*) - Je voudrais ne pas tomber dans la discussion de détails et formuler une objection majeure et centrale à l'ouvrage d'Emmanuel Faye que j'ai lu entièrement, en détail et avec la plus grande attention. Je voudrais dire que je parle ici en tant que professeur de philosophie, puisque c'est une enceinte où sont réunis des professeurs de philosophie, qui doivent avoir le souci de l'enseignement philosophique, cause qui m'est chère. C'est donc à ce titre que je parle. Mais ça n'est pas parce que un orateur s'adresse à un public de professeurs de l'enseignement secondaire, qu'il parle devant un auditoire où personne ne lit les textes de

Heidegger, alors que plusieurs parmi nous ici (*esquisse un geste de la tête vers Bernard Sichère*) les ont lus entièrement en allemand. C'est en tout cas mon cas. Je travaille depuis trente ans sur Heidegger et je connais une bonne partie des documents et même des archives concernant l'affaire Heidegger ou le cas Heidegger. J'ai donc lu avec un grand intérêt le livre d'Emmanuel Faye. Mais je lui fais une objection majeure. Je ne veux pas nier qu'il y ait des compromissions, des relations compromettantes de Heidegger avec tel ou tel de ses collègues, et cela pendant longtemps. Quand on vit dans une société totalitaire et qu'on a décidé de ne pas émigrer, il y a somme toute un jeu serré de compromissions. Cela touche certainement aussi le style de Heidegger dans ses cours, puisque faire cours sous une dictature de la gravité de la dictature nazie, ce n'est pas comme faire cours à la Sorbonne aujourd'hui, c'est quelque chose d'assez différent et Léo Strauss, par exemple, éclaire ce que c'est que l'art d'écrire et l'art de professer dans une société où la liberté est strictement encadrée, et notamment la liberté des philosophes. Donc je ne veux pas entrer dans les détails. Il faudrait discuter point par point et page par page le livre d'Emmanuel Faye, qui le mérite. Je pense qu'il le sera.

L'objection que je fais est plus sérieuse. Je la fais donc, à titre de philosophe, pas seulement professeur de philosophie cette fois, de philosophe. Je crois qu'il y a une erreur majeure dans la lecture de Heidegger que fait Emmanuel Faye. Evidemment, je la présente ici de façon très brève. Je crois que quand on parle du mot « métaphysique », quand on prend par exemple, comme le fait Emmanuel Faye, les passages où il est effectivement dit, dans les cours sur Nietzsche, que « la sélection raciale est métaphysiquement nécessaire », cela signifie qu'elle est nécessaire à l'intérieur d'une histoire de la métaphysique comme volonté de puissance et comme nihilisme. Lorsqu'on parle en 1940-41 de la défaite française et qu'on dit que la motorisation de la *Wehrmacht* a fait la différence sur le front et qu'un grand peuple, le peuple français - il n'est pas nommé ici mais tout le monde le reconnaît - qu'un grand peuple vient d'éprouver qu'il n'était plus à la hauteur de sa propre métaphysique c'est-à-dire d'une métaphysique de la technique, je pense que d'une certaine façon il n'y a rien d'absolument rédhibitoire à un énoncé de ce genre. La France, effectivement, ne s'étant pas dotée d'une armée mécanisée, De Gaulle le note dans un certain nombre d'essais célèbres, eh bien, elle fait la différence. Est-ce que ça veut dire pour autant que Heidegger approuve la métaphysique sous cette forme violente de la volonté de puissance armée, c'est une autre histoire. Or Emmanuel Faye fait commencer la réévaluation critique du concept de métaphysique chez Heidegger aux conférences de Brême, disons après la guerre, quand il est trop tard. C'est ne pas tenir compte, et c'est une lacune grave à mon sens, de votre ouvrage, c'est ne pas tenir compte par exemple de tous ces livres scellés par Heidegger, rédigés à partir de 1936, à la suite des *Beiträge zur Philosophie*, ça représente tout de même sept ou huit volumes dans lesquels est faite expressément dès 1936 cette critique de la métaphysique comme nihilisme. Donc je me demande si là il n'y a pas une faiblesse philosophique de votre attaque.

Enfin pour terminer, permettez-moi de revenir sur un point qui justement pour moi n'est pas un point. Il s'agit du négationnisme dit « ontologique » de Heidegger. Je suis non seulement professeur de philosophie, j'essaie d'être un peu philosophe mais il se trouve que ma famille a payé un très lourd tribut au nazisme, en tant que victime, en tant que combattant, en tant que résistant, et que j'ai été élevé dans cet esprit et dans cette éducation. Et par conséquent, je trouve intolérable à l'égard des victimes des camps de concentration et des camps d'extermination nazis, chambres à gaz y compris, je trouve inacceptable qu'on instrumentalise cette cause de manière à en faire la conclusion de l'ouvrage d'Emmanuel Faye pour accuser Heidegger de nihilisme ontologique alors que dans les deux textes pris ainsi à parti des conférences de Brême, Heidegger bel et bien critique et stigmatise l'anéantissement des êtres humains dans des chambres à gaz et

des camps d'extermination, la liquidation qui en a été faite comme de bêtes à l'abattoir, et que bien loin de nier que les victimes ne soient réellement mortes, comme le conclue impudemment le livre d'Emmanuel Faye, permettez moi un peu d'humeur sur ce point (*élevant la voix*), Heidegger dit bel et bien, je tiens les textes à votre disposition, et d'ailleurs Emmanuel Faye les cite tout en commentant l'inverse de ce que disent ces textes aussitôt et sans protocole d'interprétation. Dans ces textes, on dit bel et bien que les victimes en masse des camps de concentration et d'extermination (et non pas simplement d'anéantissement mais d'extermination bel et bien, c'est le sens du mot allemand *Vernichtungslagern*) donc les victimes en masse des camps d'extermination nazis ont bel et bien été exterminées deux fois, exterminés physiquement, et de plus, leur propre mort leur a été dérobée. Il ne leur a pas été donné de mourir en êtres humains. C'est le sens obvie de tous ces textes, si on les situe dans le contexte entier qu'on se garde bien de citer dans le livre d'Emmanuel Faye. Pardonnez mon humeur (*élevant encore la voix*), nous sommes des professeurs de philosophie, mais il y a une exigence de vérité sans laquelle il vaut mieux dissoudre l'enseignement philosophique que de continuer à essayer de l'entretenir.

Applaudissements.

M. Jean-François Raguet - Je signale que Monsieur Guest, ici présent, qui vient de parler, a présenté Heidegger comme un grand résistant au nazisme dans le manuel supervisé par Bernard Morichère...

M. Emmanuel Faye - Je reprends les différents points de votre intervention dans l'ordre où vous les avez énoncés, tout d'abord avec beaucoup de calme, à la fin avec moins de calme.

Au début, vous indiquez qu'il faut tenir compte, et j'en suis d'accord, des conditions de l'enseignement dans les années 1930 et au début des années 1940. Il y a eu peut-être, dites-vous même, des compromissions avec des collègues dues à cette période. Mais ce qui m'a frappé, après avoir travaillé sur les archives de Marbach, c'est le fait suivant : Heidegger, nous le savons maintenant, a démissionné du rectorat par solidarité envers le juriste Erik Wolf. Or, il a nommé ce dernier à la tête de la Faculté de droit au moment même où il écrit à Carl Schmitt, en souhaitant que la Faculté de droit soit réorganisée selon les principes doctrinaux de Schmitt. Après 1945, Heidegger lui-même et ses défenseurs les plus radicaux, ont voulu faire croire que Wolf était un résistant au nazisme presque dès l'origine et donc – c'est ce que dit notamment Jean-Michel Palmier – que Heidegger aurait démissionné du rectorat par solidarité envers un résistant. J'ai consacré un chapitre du livre à montrer au contraire quels étaient les fondements de la doctrine de Wolf, la radicalité de ses thèses en faveur de l'eugénisme et du racisme, et j'ai souligné le fait que Wolf et Heidegger sont restés intimement amis jusqu'au bout. Or, à Marbach, en 2003, le fils Klostermann a déposé les archives de la correspondance de son père Vittorio Klostermann. Nous avons maintenant - j'ai pu les feuilleter – de très nombreuses lettres inédites de Heidegger à Klostermann, et des lettres échangées entre Wolf et Klostermann. Dans ses lettres, Erik Wolf donne la liste des juristes et des personnalités auxquelles envoyer ses livres après 1945. Eh bien dans cette liste, on retrouve des juristes nazis gravement compromis. Quant à Heidegger lui-même, il est maintenant prouvé que jusqu'au bout, il a gardé des liens, assez étroits pour lui rendre fréquemment visite, avec le raciologue Eugen Fischer, comme en a témoigné la fille de ce dernier. Donc, les « compromissions » avec des collègues nazis ne se sont pas arrêtés en 1945.

Le deuxième point, sur la métaphysique. Voyez-vous, ce qui est vraiment extrêmement

problématique, c'est qu'en 1940, Heidegger élève la victoire nazie sur la France, qui a failli être aussi celle sur l'Angleterre, à la dignité d'une ordalie métaphysique, tandis qu'en 1944-45, lorsque le troisième Reich est battu, il change radicalement son discours et explique que les guerres mondiales n'ont rien décidé. Ce retournement, je ne le vois pas comme un approfondissement philosophique mais comme une manière d'adapter aux circonstances politico-historiques un langage où des termes de la philosophie sont employés exactement comme Klemperer le décrit, c'est-à-dire au sens de la LTI, de la langue du troisième Reich.

Faut-il alors se tourner vers ce que vous nommez les « livres scellés » ? Je souhaiterais que l'on puisse le faire désormais. Et ces livres « scellés » - si l'on prend ce mot pour signifier le fait que Heidegger a programmé leur édition pour bien après sa mort -, comportent notamment un certain nombre de « cahiers noirs », qu'il a rédigés de 1933 à 1945, un par année, et dont la publication n'est prévue qu'à la toute fin de la *Gesamtausgabe*. Mais deux de ces cahiers sont, dit-on, perdus et dans la présentation de la *Gesamtausgabe* par l'éditeur Klostermann, on nous dit : si vous retrouvez l'un de ces deux cahiers perdus, notamment celui de 1931-32, prière de le rapporter, pour qu'un jour, peut-être dans vingt ou trente ans, il paraisse dans la *Gesamtausgabe*. Mais d'ici-là, aucun de nous ici présent n'a le droit d'aller voir ces fameux cahiers noirs. Donc ils sont effectivement scellés, scellés par les ayants droit, et les chercheurs actuellement n'ont pas la possibilité de librement effectuer leur travail.

M. Gérard Guest - Excusez-moi, mais ce n'est pas le cas des *Beiträge* et des autres livres.

M. Emmanuel Faye - Je parle de l'interdiction qui est faite de pouvoir consulter tous les manuscrits. Et c'est d'autant plus intolérable que vous-mêmes, et d'autres qui ne sont pas présents, je citerai François Fédier, argumentez sur ces cahiers que nous n'avons pas le droit de voir. Ils ont tiré une phrase que Heidegger aurait écrite en 1934 : « le national-socialisme est un principe barbare ». Et l'on dit « voyez, il affirme cela dès 1934 ». Et c'est ce que vous dites vous-même dans un texte récent : « dès 1934, il y a retrait, Heidegger dit que le national-socialisme est un principe barbare ». Alors là, je dis deux choses. Premièrement, montrez-nous ces cahiers, montrez nous le contexte, vous qui vous permettez de dire – je ne dis pas vous-mêmes, mais je dis à Hadrien France-Lanord qui m'attaquait là-dessus dans une émission lundi dernier – qui vous permettez de dire que je tronquerais les citations, alors que la citation sur « la sélection raciale, métaphysiquement nécessaire », je la donne en exergue au chapitre 9 de mon livre, avec en note le texte allemand : je mets trois points de suspension là où la citation en allemand est coupée...

M. Hadrien France-Lanord (*l'interrompant*) - Pas dans le texte français, Monsieur, vous ne citez à aucun moment le texte français dans son intégralité. Dans la citation française, pour un lecteur qui ne lit pas l'allemand, la grande majorité des gens qui vont lire votre livre tombent dans le panneau.

M. Emmanuel Faye - Voyez la note 1, page 395 : je donne le français et l'allemand et je donne les trois références : dans la *Gesamtausgabe* [tome 50], dans le *Nietzsche II* que j'ai là (*saisissant un volume sur la table*), et que nous trouvons en français dans toutes les bibliothèques depuis 1971.

M. Gérard Guest (*l'interrompant*) - Mais Monsieur Faye, je ne vous ai jamais accusé de truquer ces citations. J'en ai donné une autre interprétation, c'est tout.

M. Emmanuel Faye - J'ai parlé de cela pour que l'on comprenne le problème de ces livres dits « scellés ». Si l'on veut parler de probité dans la recherche, eh bien, que nous puissions désormais avoir accès aux textes et que les défenseurs radicaux de Heidegger ne continuent pas à nous citer des textes auxquels nous n'avons pas le droit d'accéder...

M. Gérard Guest - Mais, Monsieur Faye, nous avons accès aux *Beiträge zur Philosophie*, à *Geschichte des Seyns*, à *Koinon*...

M. Emmanuel Faye - Oui, bien sûr, mais nous n'avons pas accès...

M. Gérard Guest - Et là dedans, vous permettez, dans les *Beiträge*...

M. Emmanuel Faye - Je ne vous ai pas interrompu...

M. Hadrien France-Lanord - Je termine juste sur la phrase que vous évoquez, elle est citée par Hartmut Tietjen qui transcrit tous les cahiers de Heidegger, elle est citée dans un objet que vous pouvez acheter, un CD, et donc elle est en ce sens publique, cette phrase, je ne suis pas allé la rechercher dans les manuscrits. Elle est publiée par Hartmut Tietjen.

M. Emmanuel Faye - Nous n'avons pas la page, nous n'avons pas le contexte. Alors que je renvoie au *Nietzsche II (montrant le volume)*. Je peux faire passer le livre si vous voulez. Cela n'est pas du tout comparable. S'il y a des textes tronqués, alors Hartmut Tietjen...

M. Gérard Guest - Mais les textes scellés, ce ne sont pas les carnets noirs.

M. Emmanuel Faye - Je vais vous répondre là-dessus, mais il y a une petite controverse annexe. J'y réponds et je reviens à votre question. Je disais donc que Hartmut Tietjen, c'est quelqu'un qui a publié un texte dont il ne donne que des petits morceaux, et que François Fédier a traduit en altérant le titre : « La menace de la science » devenant « La menace qui pèse sur la science ». Et là, nous n'avons pas le texte complet, nous ne pouvons pas y avoir accès. Hartmut Tietjen est par ailleurs quelqu'un qui a argumenté à partir d'un texte qui avait été matériellement falsifié : on avait caché et effacé deux lignes, qui ont été restituées par Bernd Martin.

Alors je reviens maintenant aux *Beiträge*. Les *Beiträge* sont un livre dans lequel on trouve certains des textes les plus terribles de Heidegger, à commencer par le fait qu'il revendique, au cœur de l'être, un « principe *völkisch* » (GA 65, 42). En outre, il s'agit de textes écrits autour des années 1936-38, à une époque où – je cite un texte qu'un apologiste radical, Silvio Vietta, cite lui-même – Heidegger était toujours un partisan de Hitler, selon son propre témoignage. Quand il écrit les *Beiträge*, on sait donc qu'il est pour Hitler, il l'a dit lui-même. Je ne vois donc pas en quoi ce texte pourrait constituer un contrepoids aux cours des années 1933-35...

M. Gérard Guest - Je ne connais pas d'énoncés hitlériens dans les *Beiträge*, citez-en...

M. Emmanuel Faye - Bien sûr, il y a...³

³ Les interruptions de Gérard Guest et autres ne m'ont pas permis de formuler ma réponse. Que l'on me permette donc de renvoyer au développement intitulé « Le principe *völkisch* et l'antisémitisme de Heidegger dans les *Beiträge*

M. Gérard Guest - Ou si, vous donnez une citation à propos de vision du monde, dans laquelle la vision du monde serait la condition même de la philosophie, alors que si on regarde le contexte, c'est une critique de la notion de vision du monde.⁴

Un intervenant - Principe *völkisch*, c'est quoi ? Vous vous foutez du monde, là. C'est quoi principe *völkisch* ?

H. F.-L. au précédent - Vous l'avez lu, vous ?

M. Etienne Akamatsu - Je ne sais pas si c'est le cas de toute l'assistance, mais moi j'ai beaucoup de mal à suivre les débats concernant les manuscrits, etc. Je demanderai donc au prochain intervenant de ne pas trop insister sur ce genre de question.

M. Emmanuel Faye - Mais le libre accès aux documents pour la recherche...

M. Etienne Akamatsu - Je crois que tout le monde a compris qu'il y a des textes qui ne sont pas accessibles à tout le monde, et que cela est dommageable pour la recherche. Tout le monde le comprend...

M. Gérard Guest - Mais dans les textes, publiés depuis longtemps, il y a, dès 1935-36, philosophiquement la thèse selon laquelle la métaphysique et le nihilisme conduisent l'humanité à son autodestruction, de façon extrêmement thématique et présente dans tous ces textes.

M. Etienne Akamatsu - S'il vous plait, ça n'était pas pour vous donner une occasion de rediscuter de ça avec moi. Simplement, je voulais recentrer le débat plutôt sur la difficulté non pas d'avoir accès à des textes mais d'interpréter ces termes cruciaux que sont « métaphysique », « nihilisme », et puis peut-être *völkisch*.

M. Gérard Guest - Oui, mais aussi par exemple *Kehre*. Dans votre...

M. Emmanuel Faye - Attendez, je réponds déjà...

M. Gérard Guest - *l'interrompant mais inaudible*

M. Etienne Akamatsu - Peut-être ne va-t-on pas les prendre tous à la fois, si ces termes suscitent toutes sortes de problèmes, comme on le voit d'ailleurs dans le livre de Dominique Janicaud, où l'on trouve tout un lexique avec différentes traductions. Peut-être va-t-on laisser simplement Emmanuel Faye répondre sur le point précis que vous avez posé, à propos de la métaphysique et du nihilisme, et sur les conférences de Brême.

zur *Philosophie* », p.441-455 de mon livre, ainsi qu'aux sections suivantes consacrées aux ouvrages intitulés *Besinnung*, *Koinon* et *Zu Ernst Jünger*.

⁴ Cette affirmation de Heidegger ne se trouve pas dans les *Beiträge*, mais dans les propos rapportés du colloque de Davos avec Ernst Cassirer en 1929. Voir le texte publié en annexe à *Kant und das Problem der Metaphysik*, 5^e édition, 1991, p.284.

M. Emmanuel Faye - Sur la métaphysique et le nihilisme, je suis amené à redire ce que j'ai dit tout à l'heure, c'est-à-dire que de 1936 à 1942, il y a une ambivalence croissante chez Heidegger dans l'usage du mot « métaphysique ». Quant au terme « nihilisme », dans le cours sur Schelling de 1936, il est présenté explicitement comme ce contre quoi Hitler et Mussolini constituent des contrepoids. Donc, cette année là, c'est tout à fait explicite.

Maintenant, les conférences de Brême. C'est quelque chose d'extrêmement pénible que de commenter ces conférences, parce que leur point de départ est déjà effroyablement révisionniste. Que dit Heidegger ? Il ne dit pas « six millions », il dit « des centaines de milliers » et il compare cela à des millions morts de famine en Chine. Les millions de morts de famines en Chine, c'est extrêmement grave, et je suis bien conscient du problème. Mais pourquoi dire « des centaines de milliers » et citer ensuite ce problème là ? Si ce n'est pas encore du négationnisme, c'est ce qu'on appelle du révisionnisme. Récuser les chiffres de cette manière...

M. Gérard Guest - Dans le contexte, il ne s'agit pas de la somme globale, les gens meurent « par centaines de milliers ». C'est grotesque.

M. Etienne Akamatsu - C'est une interprétation. Les textes de Heidegger étant particulièrement équivoques, je pense qu'ils donnent lieu à des interprétations très diverses.

M. Emmanuel Faye - Effectivement, il existe une interprétation des *Conférences de Brême* qui consiste à rabattre Heidegger sur ce que dit Adorno à la fin de la *Dialectique négative* et je soutiens très précisément, je l'ai expliqué tout à l'heure, que les deux textes sont absolument incompatibles, ils sont radicalement opposés.

Maintenant, écoutez, Gérard Guest, je ne voudrais pas que nous argumentions sur les morts de nos familles. C'est quelque chose que je trouve insoutenable et je me refuse à le faire.

M. Jean-Pierre Faye (*se levant*) - Je m'étais mis au dernier rang parce que j'avais la détermination de ne pas dire un mot. Mais puisque (*faisant un geste du bras en direction de B. Sichère*) Monsieur a parlé de diffamation et que, en même temps, il a exercé son droit à la diffamation de façon publique, je suis tenu de répondre.

M. Bernard Sichère (*l'interrompant*) - Quelle diffamation ?

M. Jean-Pierre Faye - Vous avez parlé d' « entreprise familiale », Monsieur, et vous m'avez nommé. « Une affaire Jean-Pierre Faye ». Alors je réponds. Alors écoutez, ne m'interrompez pas.

J'ai enseigné (*montrant la salle Halbwachs*) dans cette salle à côté, à partir de 1956, j'ai été l'étudiant de Gaston Bachelard aux côtés de Michel Foucault dans les années précédentes. Je ne vais pas donner ma biographie intellectuelle et chronologique en détail. Maintenant, il se trouve que j'ai développé une recherche sur l'origine du nazisme où il n'était pas question pour moi de Heidegger le moins du monde, parce que dans ma jeunesse, nous admirions tous Heidegger, tous ceux que la philosophie intéressait. Je savais qu'il y avait là un point assez problématique, mais ce n'était pas mon problème. Il se trouve qu'arrivé en Allemagne, à Fribourg-en-Brisgau, j'ai lu dans le Journal des Etudiants – la *Freiburger Studentenzeitung* –, qu'il citait des Appels de Heidegger aux Etudiants, en 1933, des Appels à voter pour Hitler. Cela m'a intrigué et j'en ai parlé à mes collègues, mes jeunes collègues allemands qui travaillaient sur l'histoire allemande à mes côtés, qui me communiquaient une foule de renseignements sur toutes sortes de choses, et ils

m'ont donné eux-mêmes un autre texte assez effrayant, mais qui est peu de choses comparé à ceux qui se trouvent maintenant à découvrir dans la *Gesamtausgabe*, dont je n'avais pas la moindre idée, bien sûr, à l'époque, parce que personne ne les connaissait, ils n'étaient pas publiés. Et c'est grâce à la volonté appuyée de Martin Heidegger qu'ils sont publiés maintenant et que nous pouvons les lire objectivement. Mais à ce moment là, c'était un texte inconnu, ça s'appelait la Profession de foi en Adolf Hitler et l'Etat national-socialiste, je vous la donne en allemand : *Bekanntnis zu Adolf Hitler und dem Nationalsozialistischen Staat*. Je suis revenu à Paris, tout à fait effondré, avec ce texte. Il se trouve qu'une revue, qui paraissait aux Editions de Minuit, - les Editions de Minuit donc, une garantie de résistance que vous n'allez pas discuter - et le texte a paru là en 1961. Et je dois dire que depuis cette date, je vis sous un ostracisme et une diffamation quasi-permanente du même type que celle dont vous avez apporté l'écho tout à l'heure...

M. Bernard Sichère - Il n'y a pas de diffamation...

M. Jean-Pierre Faye - ...François Fédier a déclaré que j'avais « réécrit » le texte, parce qu'il y eut une lettre « r » qui s'est ajoutée... Mais avec mes amis les plus proches, j'en ai discuté, avec certains, très calmement, notamment avec Kostas Axelos : il a trouvé exagéré de traduire *völkisch* par raciste, bien que ce soit dans le dictionnaire de Berteau et Lepointe. Et d'autre part, dans *Mein Kampf*, l'édition d'avant guerre, dont le Maréchal Lyautey disait que « tout Français devait lire ce livre », car il faut savoir qui est son ennemi, eh bien, l'éditeur qui, pendant l'Occupation, a travaillé avec les nazis, note à la page trois cent et quelque : « à partir de cette page, nous traduirons *völkisch* par raciste ». Or, il y avait plusieurs fois le mot *völkisch* dans la *Bekanntnis zu Adolf Hitler* de 1933. Mais attention, depuis cette date, j'ai découvert dans la bibliothèque de Strasbourg, à l'université de Strasbourg où enseignent des amis qui sont des heideggériens mesurés et polis, contrairement à d'autres, il y a ce texte de la *Bekanntnis* en allemand et en traduction française (d'ailleurs tout à fait cocasse). Car à l'époque de la guerre mondiale, il a été apporté peut-être par la *Wehrmacht* pour donner au peuple alsacien une belle information, une belle Profession de foi en Adolf Hitler dans l'Alsace occupée : un 'bon exemple'. Voilà, mais ce texte n'était pas tout seul. Il était accompagné de cinq autres textes, la fleur de l'université allemande, et celui qui était en tête, c'était Eugen Fischer, c'est-à-dire celui qui en 1908 demandait l'extermination des métis de la Namibie, en Afrique allemande, le Sud-Est africain allemand, tout en disant que ces métis pouvaient être économiquement utiles et par conséquent il ne s'agirait pas de les exterminer tout de suite, mais qu'après un délai raisonnable, et économiquement intéressant, eh bien il fallait pourtant les exécuter pour qu'ils ne souillent pas la race allemande. Or, le texte d'Eugen Fischer à côté de celui de Martin Heidegger nous donne la définition du mot *völkisch*. (*Regardant la personne assise à côté de lui*) Mon voisin se demandait exactement quel est le sens, eh bien, Fischer dit : « moi je travaille sur une *völkische Basis* », facilement traduisible en français, « une base *völkisch* », et là on a vraiment la définition-clé par quelqu'un qui s'y connaît, c'est « travailler sur la même race », « s'appuyer sur la *gleiche Rasse* ». Voilà, « être *völkisch* », « la *völkische Basis* », c'est considérer qu'il y a la même race, la « *gleiche Rasse* » qui doit vivre en Allemagne, et celle-là seule. Or, qui a été l'assistant du successeur du professeur Fischer à l'Institut d'Anthropologie de Berlin après 1933 ? c'était Joseph Mengele qui, à Birkenau, Auschwitz, comme vous le savez, travaillait sur la rampe de sélection de mort. Voilà, quelque chose de très précis. Si vous voulez savoir ce que veut dire le mot *völkisch*, allez à l'université de Strasbourg, demandez la *Bekanntnis* du professeur Fischer et du professeur Heidegger, elles sont côte à côte. Or jusqu'au bout, il y aura une correspondance

très sympathique et c'est Farias qui a montré que pour le nouvel an, une petite lettre de bons vœux entre le professeur Fischer et le professeur Heidegger, c'était chose courante, jusqu'aux derniers jours..

Maintenant, je vous dirai ceci, qui me concerne personnellement. Je me suis arrêté à cette question de la *Bekanntnis*. Je n'ai pas voulu pousser plus loin. Je n'ai pas eu le courage dont a témoigné Emmanuel Faye à qui je rends hommage, bien qu'il ait avec moi des relations de parenté extrêmement proche... J'ai préféré m'intéresser à un problème philosophique qui à mes yeux est grave et important et qui montre la complexité des choses. C'est la question que j'ai découverte dans *Les Temps modernes*. Je me suis dit « Que pensaient les *Temps modernes* de Heidegger, et de toute la question de son rapport au nazisme, après la guerre ? ». Alors j'ai trouvé un numéro passionnant de 1946, où il y avait un entretien de Martin Heidegger avec Frédéric de Towarnicki, que j'ai bien connu, c'est un homme chaleureux avec qui j'échange au téléphone souvent des conversations sur ces questions-là. En 1946, Frédéric de Towarnicki interroge Heidegger et demande « Qu'est-ce qui vous est arrivé ? ». Et Heidegger apporte une information cruciale : il a été « attaqué par les nazis ». Voilà qui m'a fortement intéressé. Je me suis dit « Qu'est-ce que disent les nazis contre lui ? ».

Là, j'ai découvert un champ qui est devenu mon propre champ d'intérêt, je suis obligé d'en parler un peu puisqu'on parle d'une « affaire Jean-Pierre Faye », je m'en excuse, je suis donc concerné, ça n'est pas une affaire Dreyfus, mais c'est une autre affaire. Eh bien, « l'affaire Jean-Pierre Faye », c'est que je me suis intéressé à la question de la métaphysique parce que Heidegger est attaqué par un nazi violent et « haut placé », comme étant un « nihiliste métaphysique », c'est-à-dire, un « littérateur juif ». Alors, moi qui avais découvert la *Bekanntnis zu Adolf Hitler* et qui continue d'en porter le poids, de cette « fameuse traduction », comme disait alors Philippe Lacoue-Labarthe, qui voyait là « plus que de l'acharnement », et supposait que j'étais l'inventeur de Farias, que c'était là « un coup monté »... Car pendant quarante ans j'ai été attaqué cent fois par des personnalités diverses, du fait d'avoir publié ce texte. Peut-être aurait-on pu en vouloir davantage à Heidegger, d'avoir écrit et prononcé publiquement ce texte, qu'à moi, de l'avoir simplement traduit... Mais cela dit, ce qui est extraordinaire, c'est que voilà un nazi qui attaque Heidegger comme « littérateur juif », alors que celui-ci vient de faire l'éloge de la science « *völkisch* », c'est-à-dire de la « *gleiche Rasse* », de la même et unique « race » pour le Troisième Reich...

Avec cela nous entrons au noyau de ce qu'était le Troisième Reich, c'est-à-dire un univers où à chaque instant, c'est la guerre de tous contre tous. Il ne faut pas oublier que Hitler fait assassiner son bras droit Röhm, le fait fusiller dans sa cellule en 1934 et que c'est tout le temps ça, la guerre de l'un contre l'autre, de Goebbels contre Rosenberg, de Goering contre Röhm Et voilà que les amis qui travaillent au Centre de documentation juive contemporaine, là où maintenant est le mémorial de la Shoah, découvrent un petit texte découvert par Léon Poliakov et J. Billig, après la guerre, un texte secret où était dénoncé Heidegger par le Chef de la Politique Raciale du parti nazi, comme n'étant pas « le philosophe du national-socialisme », « contrairement à la croyance courante », mais qu'il y avait des philosophes plus « compétents » que lui, notamment ce capitaine SS Ernst Kriek, qui va aussitôt l'attaquer comme « littérateur juif », c'est-à-dire un « nihiliste métaphysique ». Et à partir de cette date, le mot « métaphysique » chez Heidegger commence à subir une série de tribulations incroyablement compliquées, qui vont d'un bord à l'autre, je ne vais pas entrer ici dans le détail, il faudrait des heures, ce serait une véritable suite de cours ou de séminaires ou de débats et ce n'est pas tellement le problème d'Emmanuel Faye, qui a voulu lui, plutôt, se concentrer sur les textes eux-mêmes, clairs et vraiment affirmatifs qui décèlent l'adhésion immédiate et continue, et même

croissante en approfondissement, de Heidegger depuis 1933 jusqu'aux années 40.

Chez Heidegger, ce qu'il importe de percevoir, c'est la complexité inouïe de ce qu'il faut bien nommer « une ruse abyssale », comme la désigne son disciple Georg Picht C'est cela qui exige d'être très attentifs, plutôt que d'entrer dans le circuit des diffamations et des querelles, et des propos naïfs sur les « coups montés » et les « petites entreprises familiales »... Comme cela vient de sortir dans un numéro du *Journal du dimanche*, récemment, par l'un de mes anciens amis, ça m'amuse certes, tout ça c'est de l'ordre de la comédie à la Labiche, ou à la Courteline. Mais dans la tragédie sordide du nazisme, il n'y a rien de « familialiste » là-dedans... Le fait simple, et qui se complexifie singulièrement, c'est que nous avons des textes philosophiques qui sont comme imbriqués dans un tissu qu'on peut nommer idéologique ou en tout cas violemment et gravement politique et, qui a conduit à l'extermination la plus massive et la plus concertée de l'histoire humaine. Ce qui n'est pas comparable en effet, aux Chinois qui meurent de faim. Quand ils meurent de faim dans des campagnes surpeuplées, ça n'est pas la même chose que de jeter des gens dans des chambres à gaz. Et quand la chambre à gaz est comparée à la motoculture dans l'une des conférences de Brême, on a la mesure de ce qu'est le mode d'évaluation du professeur Heidegger. Alors voyez vous, ce texte sur la motoculture et la *motorisierte Ernährungs-Industrie* comparée et égale à la *Gaskammern* dans la conférence de Brême...

M. Gérard Guest - Non, ça n'est pas une comparaison.

M. Jean-Pierre Faye - Ce texte, Heidegger lui-même n'a pas voulu le publier et il n'a été retrouvé que plus tard, par des chercheurs allemands. Lui-même a reculé devant la niaiserie et la cruauté de la comparaison. Ce sont des chercheurs qui l'ont retrouvée.

Car il faut dire qu'en Allemagne, il y a des pronazis, bien sûr, il y a même des néo-nazis mais il y a aussi des chercheurs. Et ces chercheurs vont jusqu'au bout. Et ils ne se trouvent pas soumis à cette espèce de perpétuelle accusation calomnieuse d'avoir quelque 'mauvaise intention'. En Allemagne, on considère que lorsqu'on cherche à trouver la vérité du nazisme, c'est important. C'est une cause juste. Ça n'est pas quelque chose qui relève de méchantes intentions. Ce n'est pas de la basse calomnie que de chercher où est le nazisme. Si le nazisme est dans le discours de Heidegger, eh bien c'est très grave pour nous, philosophes. Et moi j'ai enseigné ici à coté, et à cette date je vous jure qu'avec Bachelard nous parlions de Heidegger, et de Binswanger, qu'il aimait beaucoup, qui avait trait à une psychanalyse existentielle d'inspiration heideggérienne. Nous ne soupçonnions pas l'un et l'autre qu'il y avait là les plus graves problèmes. Quand on rencontre ce genre de problèmes, la première chose, s'il vous plait, chers amis, c'est que l'on considère avec respect ceux qui travaillent sur ces problèmes, parce que ceux-ci sont trop graves pour être traités dans la mauvaise humeur ou dans la colère, ou sous l'effet d'impulsions diverses. C'est au niveau de la froideur du regard sur la tragédie de l'histoire, sur une tragédie de l'histoire qui s'est emparé de la philosophie dans un contexte extrêmement grave. Et qui mérite d'être traitée, non seulement avec respect, mais avec aussi beaucoup de retenue et de calme.

Applaudissements.

M. Etienne Akamatsu - Sur cette mise au point je demanderais que personne n'essaie de continuer à plus ou moins vouloir relancer d'autres questions diffamatoires possibles qui seraient meilleures pour le débat, afin de donner la parole à ceux qui veulent un peu la prendre concernant

les points de philosophie et d'enseignement qui nous concernent. Il y a un monsieur juste devant...

Un intervenant - Je veux seulement évoquer un souvenir qui concerne Paul Celan. En remontant à la hutte de Heidegger, j'ai trouvé un mot de Celan dans le livre des visiteurs. Paul Celan le 25 juillet 1967, était à Fribourg pour donner une conférence, et le lendemain il s'est rendu à Todtnauberg pour visiter Heidegger. De cette visite, il reste le poème *Todtnauberg*, il reste aussi quelques lignes dans le livre des visiteurs que j'ai traduit de cette manière : « Dans le livre de la Hutte, avec le regard vers l'étoile de la fontaine, et dans mon cœur avec l'espoir d'une parole à venir ». On attend toujours de Heidegger la parole à venir.

Merci.

M. Emmanuel Faye - J'ajouterais simplement que Heidegger lui a répondu, mais d'une manière assez terrible, que je cite dans mon livre.

M. Yann Diener - Votre livre m'a intéressé depuis un autre champ, connexe, c'est la psychanalyse parce qu'on est une association de psychanalystes qui pratiquent l'analyse, mais on est plutôt lacanien et on lit Heidegger beaucoup parce que Lacan aussi. Ce qui nous intéresse par là, c'est ce qu'il écrit, pas seulement sur la vérité, mais sur l'angoisse aussi, et quand Lacan parle des psychanalystes en disant : est-ce qu'ils seront capables de faire aussi bien que certains philosophes sur cette question, que Kierkegaard ou Heidegger et plusieurs autres.

Depuis quelques années, on essaie de faire une lecture critique de la lecture que Lacan fait de Heidegger. Alors on est un peu embêté parce que, on est intéressé par l'optique, par les voies qu'il ouvre à cette critique mais on a pas du tout envie de descendre Lacan, on fait avec l'enseignement de Lacan, on considère que c'est fondamental pour la pratique de la psychanalyse, mais c'est vrai qu'on a été un peu bouleversé par le programme que vous lancez dans ce livre. Il y a une remise en cause de toutes les disciplines qui diffuseraient les idées de Heidegger. Voilà, c'est tout, et cela nous donne plutôt envie de discuter avec vous, de la façon dont vous voyez les choses et de la méthode pour lire les textes sans le faire seulement dans la passion.

M. Jean-Pierre Faye - Excusez moi, il y a un point sur Lacan, intéressant. Lacan a traduit un texte de Heidegger, *Logos*, et Elisabeth Roudinesco a montré dans un fort bon article l'esprit judicieux de Lacan qui évidemment ignorait tout ce que nous savons malheureusement maintenant, mais qui a choisi entre deux versions de ce texte du *Logos*, celui qui était le moins marqué par les années 1943. Il a choisi la plus ancienne version, je ne peux pas vous dire les dates, de mémoire. Ce qui montre que Lacan avait une intuition du problème, qu'il était embarrassé lui-même, mais il n'avait pas les moyens d'une enquête, il n'allait pas lui-même partir en bibliothèque, il avait autre chose à faire et il a fait des choses qui m'intéressent fort, j'étais très proche de lui. Je crois que Lacan a tiré son miel, peut-être, de ce qu'il y a de 'meilleur' chez Heidegger, car il y a aussi les fragments d'un 'meilleur'. Et il y a un Heidegger de 1929, d'où est sorti Sartre, et cela ne remet pas en cause *L'être et le néant* de Sartre, lorsque ensuite, en 1933, il se passe autre chose. La conférence de 1929 « Qu'est-ce que la métaphysique ? », c'est la pierre de naissance, c'est la pierre angulaire de ce qu'on a appelé « l'existentialisme » en France. C'est un autre problème. Evidemment, il n'est pas question de penser que pour cette raison, Sartre et Lacan sont responsables de ce qu'a dit Heidegger dans tel ou tel discours ou dans tel cours, qu'ils ont ignorés. Disons aussi : Lacan a protégé Silvia Bataille, en 1940, tandis que

Heidegger n'a même pas songé à protéger Hannah Arendt, arrêtée par la Gestapo Qui a raillé ensuite, dans sa lettre à Jaspers de novembre 49, sa façon ridicule d'écrire « Seyn » avec un y, pendant les années nazies. En ajoutant qu'il va continuer à mentir...

M. Emmanuel Faye - Il existe un texte récemment paru sur mon livre, un texte de six pages rédigé par un philosophe et psychanalyste, Roger Dadoun, et publié dans *Sciences de l'homme et société*. Cela m'a semblé intéressant parce que lui-même, de son point de vue de philosophe et psychanalyste - qui n'est pas le mien, je ne suis pas du tout psychanalyste - estime que le résultat de mon travail... d'analyse - dans un autre sens - trouve également des prolongements pour la psychanalyse, et cela peut être un élément, non pas de réponse, mais à prendre en considération dans votre réflexion. Bien évidemment, comme vient de le dire Jean-Pierre Faye, la difficulté, lorsque nous évoquons des figures comme celle de Lacan ou d'autres - on m'a par exemple beaucoup parlé de Levinas - c'est que ces auteurs n'étaient pas confrontés à ce à quoi nous sommes confrontés aujourd'hui, à savoir la réalité de cette *Gesamtausgabe* qui n'a commencé à être publiée qu'en 1975 et dont les cours les plus terribles ne sont disponibles que depuis peu d'années. Donc, je crois qu'on est obligé à un réexamen de l'ensemble du problème à la lumière de ces textes. Il y a une nouvelle donne qui est trop importante pour être négligée.

Un intervenant - Je suis en train de lire le livre que j'ai reçu cette semaine, je ne suis pas très avancé. J'en suis à la page 11, à l'introduction. Et vous dites, après avoir cité le Schneeberger, Hugo Ott et Farias, vous dites « cependant dans la mesure où ces derniers travaux s'appuyaient presque exclusivement sur des faits et des discours et un peu sur son enseignement même, de Heidegger, il pouvait encore sembler possible avec beaucoup d'aveuglement de séparer l'homme de l'œuvre ou de distinguer le politique et le philosophique et actuellement la situation est tout autre ». Donc je suppose que le livre va le démontrer ; mais de toute façon l'exposé que vous venez de faire montre qu'effectivement la situation est tout autre. D'autre part, (*se tournant vers Gérard Guest*) Monsieur qui êtes intervenu tout à l'heure, a, pour expliquer la situation de Heidegger, employé le mot « compromissions ». Alors je prétends que Heidegger, ce n'est pas rien. Heidegger, dans l'histoire de la pensée et dans l'histoire de la philosophie, ce n'est pas n'importe qui. Or, je vois (*montrant la couverture du livre*) ce tampon et derrière, c'est bien écrit : « Tampon utilisé par Martin Heidegger dans sa correspondance en octobre 1944 alors qu'il dirige le séminaire de philosophie de l'université de Fribourg ». En 1944, je pense que un Allemand, même « de base », et a fortiori quelqu'un comme Heidegger, sait ce qui se passe autour du nazisme, autour des camps, etc. Donc je voulais poser la question suivante : ce tampon, est-ce un accident, est-ce une compromission, ou est-ce un acte intrinsèquement lié à la doctrine et à la pratique de Heidegger ?

M. Gérard Guest (*l'interrompant*) - C'est un règlement administratif...

Un intervenant - C'est ça, comme Papon !

M. Emmanuel Faye - Je souhaite en tout cas que nous ne retombions pas dans ce genre de règlement administratif (*d'un geste de la tête, invitant l'intervenant qui posait sa question à continuer*).

Le même intervenant, précisant sa question - Oui, donc je voulais savoir si c'est une exigence de l'éditeur ou si c'est vous qui avez demandé à faire figurer ce tampon, car sa

présence, pour moi, est décisive.

M. Emmanuel Faye - Je dirai à propos de ce tampon deux choses.

Premièrement, le cours que Heidegger prononce au même moment et qui s'intitule, de manière en apparence très belle, *Dichten und Denken*, « Poésie et Pensée », comprend un argument antisémite contre Heine, écarté comme poète « juif ». Ce cours est exactement de la même période. Vous avez cet argument antisémite contre Heine, et, de manière latérale, contre Goethe qui est associé à Heine. Maintenant, effectivement, Heidegger n'était pas dans l'obligation d'utiliser ce tampon et donc l'avoir utilisé à cette période est problématique.

Par ailleurs, dans cette collection, généralement, on met sur la couverture une photographie de la personne dont parle le livre. Dominique Janicaud a choisi deux photographies de Heidegger. Pour ma part, j'ai préféré mettre deux photos en documents dans le livre et donner à connaître ce tampon que j'ai découvert à Marbach et qui symbolise bien ce qui est montré dans ce livre. Vous avez ici cet aigle qui introduit la croix gammée dans la philosophie même.

Un intervenant - Je ne suis pas un philosophe, mais j'ai été ami de Foucault et du groupe qui était autour de lui, disons qui faisait corps contre d'autres groupes qui eux étaient beaucoup plus impliqués dans l'amour de Heidegger. Je vais aller très vite. Pour cette question de mouvement, et non pas d'idéologie comme Monsieur Faye le dit, il y a trois escaliers qui entourent le centre hitlérien, le centre de Hitler, qui était obsédé par Dietrich Eckhart – on ne sait pas très bien ce qui se passait d'ailleurs chez Hitler même. Mais au moins on a les traces de trois escaliers autour de lui qui sont Carl Schmitt, qui est, lui, profondément théologique, pour le retour à la religion, au droit divin. On a de l'autre côté Jünger, qui est lui anti-religion et au milieu on a Heidegger qui titube entre les deux. Il titube notamment beaucoup plus en 1936 quand le lieutenant Kriek lui signifie qu'il est un petit peu trop métaphysicien. Alors là, il commence à osciller.

Mais j'en viens à ma question pour Monsieur Emmanuel Faye, puisqu'il a été accusé tout à l'heure d'une chose qu'il n'a pas dite. Il n'a jamais dit qu'il fallait interdire Heidegger. Il a dit simplement qu'il fallait repenser Heidegger. Mais il parlait d'une personne qui a dit que la motorisation totale de la *Wehrmacht* importait plus que la suppression de la philosophie de l'enseignement. Donc, un « crime d'idées », comme le disait Roger-Pol Droit. Alors la question que j'adresse à Monsieur Faye, c'est que moi, je suis un jeune papa. L'enfant est jeune en tout cas, il a cinq ans, on lui a donné le prénom de Lou Andréas Salomé, il s'appelle Lou. Alors, j'ai une question parce que dans dix ans, s'il ne redouble pas trop, il va commencer à faire de la philo, et c'est moi qui vais porter plainte, avec les parents d'élèves, contre les professeurs qui diraient à mon fils que « Heidegger c'est quelqu'un de vraiment essentiel » voire, « la motorisation de la *Wehrmacht*, tu sais, ton papa te dit certainement le contraire, mais c'est un geste métaphysique ». Alors je voudrais savoir comment vous, Monsieur Faye, vous voyez dans quinze ans, dans dix ans que je pourrais ne pas porter plainte contre ces professeurs de philosophie ?

M. Hadrien France-Lanord - Retirer les ouvrages des bibliothèques, c'est marqué dans le livre. Monsieur Faye veut retirer les ouvrages des bibliothèques de philosophie, c'est marqué dans le livre page 513.

M. Etienne Akamatsu - Je vais interposer trois remarques avant qu'Emmanuel Faye réponde. Simplement pour répondre à ce que vous venez de dire.

J'espère que vous veillerez à ne pas trop mettre en cause les professeurs aussi victimes que les élèves, à la rigueur, dans votre action future. C'est dans le futur, mais je ne veux pas être victime un jour de votre action...

Je veux renvoyer simplement à la page 516 par exemple du livre d'Emmanuel Faye où est exprimée cette idée que vous repreniez, c'est-à-dire (*lisant*) : « refuser de considérer une telle œuvre comme philosophique, résister à la diffusion dans l'enseignement d'écrits qui ont permis aux principes les plus dévastateurs [d'entrer] progressivement dans les esprits », etc. Tout un chacun peut se reporter aux expressions exactes, pas à des expressions emphatiques qui conduiraient évidemment à des horreurs.

Et puis, une remarque plus simple d'ordre pratique, c'est simplement de prévoir que nous terminions dans vingt minutes.

M. Emmanuel Faye - Votre question ou votre intervention pose le problème de la place de l'œuvre de Heidegger dans l'enseignement de philosophie. Comme je l'ai dit en conclusion, tout à l'heure, de ma conférence, pour moi, ce problème ne peut être sérieusement examiné qu'à la suite d'une recherche approfondie sur l'œuvre même et sur ses fondements. C'est seulement au terme de ces recherches que j'ai conclu à la remise en question du caractère philosophique de la *Gesamtausgabe* avec les énoncés hitlériens et racistes qu'elle comprend. Il ne s'agit pas d'interdire Heidegger, mais de voir clair sur les fondements de l'œuvre. Pour ma part, je donne actuellement un séminaire de philosophie critique sur Heidegger à l'Université de Paris X. Donc je pense que les philosophes de notre époque peuvent affronter cette œuvre, essayer d'y voir clair. Pour moi, la critique doit être particulièrement sévère, étant donné les énoncés meurtriers que cette œuvre comporte. J'ai pendant 10 ans enseigné en lycée. J'ai commencé d'enseigner l'année où Heidegger est rentré dans les programmes, en 1983. Et l'année suivante, je me souviens d'une commission d'harmonisation presque aussi houleuse qu'aujourd'hui, où je n'avais pas pris la parole. J'écoutais, sidéré de tant de passion parce qu'on avait donné un texte de Heidegger aux terminales A : « La science ne pense pas ». J'étais dans une commission parmi d'autres, je ne sais pas comment cela s'est passé dans les autres. Mais je sais qu'il y a eu de telles protestations que pendant les dix années où j'ai enseigné en lycée, on n'a plus donné de texte de Heidegger au baccalauréat.

Un intervenant - On ne peut plus les donner parce que sa famille l'interdit. Il n'y a plus les textes dans les manuels. On ne peut plus utiliser les textes de Heidegger, sauf si on les photocopie.

M. Emmanuel Faye - Oui, effectivement, je ne souviens d'un manuel qui était paru peu après et dans lesquels il n'y avait plus de texte de Heidegger...

Ce que je voulais dire, c'est que nous voyons aujourd'hui combien il est difficile de venir à bout de la complexité d'une œuvre qui mêle des énoncés aussi meurtriers que celui sur la «*völlige Vernichtung*», sur « l'anéantissement total » de l'ennemi, et d'autres qui sont des commentaires de Kant, d'Aristote, mais qui figurent dans la même œuvre, dans la même *Gesamtausgabe*. Je pense qu'il est difficile étant donné les problèmes que pose cette œuvre, de l'envisager comme appropriée pour un enseignement élémentaire de la philosophie. Je dis cela à titre personnel, c'est mon avis, et je m'y conformerais pour ma part si j'enseignais encore en lycée. Je n'ai pas été nommé expert pour les programmes de philosophie et je n'ai pas à dicter leur conduite à mes collègues, la liberté pédagogique est fondamentale. Donc à mon avis, pour l'enseignement élémentaire de la philosophie, notamment en Terminale, Heidegger n'est pas Aristote, n'est pas

Descartes, n'est bien sûr pas Levinas...

Par ailleurs, je voudrais indiquer les problèmes que pose à mon niveau, qui est maintenant celui d'un professeur d'université, la réception de Heidegger. Je prendrais comme exemple une thèse soutenue en mars 2005, donc avant la parution de mon livre. Dans cette thèse, que m'a remis, et je l'en remercie, Jean-Edouard André, l'un de mes contradicteurs dans l'émission de lundi dernier sur France Culture, il y a quelque chose d'extrêmement problématique. Je ne veux pas accabler une personne absente, mais on voit quelqu'un s'interroger sur le rapport entre l'authenticité de l'existence dans *Etre et temps* et la liberté, en dégager le fait que, pour lui, la liberté authentique de l'existence s'accomplit dans « l'Etat national du travail » - c'est-à-dire, en 1933, l'Etat national-socialiste - et développer un commentaire non seulement du discours du rectorat, mais des pires textes politiques du tome 16 de la *Gesamtausgabe*, qu'il cite dans la traduction de François Fédier, de telle sorte qu'on arrive à des énoncés où Jean-Edouard André prononce un éloge sans réserve de « la positivité formelle d'un socialisme national et culturel » et de ce qu'il nomme « l'Etat du socialisme authentique national ». Il soutient que cet Etat (nous sommes en 1933 !) se distingue par sa sollicitude envers l'étudiant, sans voir que ce que l'Etat nazi met alors en place, c'est « le nouveau droit des étudiants », dont Heidegger n'hésite pas à prononcer l'éloge dans son discours de rectorat. Or j'ai montré, dans mon livre, qu'il s'agit d'un *numerus clausus* antisémite et raciste selon lequel, désormais, on n'acceptera pas plus de 1,5 % d'étudiants non aryens dans les universités. En outre, les étudiants ne peuvent être admis dans les Associations des étudiants allemands qu'après avoir prouvé que leur ascendance est de « souche allemande ». C'est cela, « le nouveau droit des étudiants, et ce n'est rien d'autre. Les textes existent, je les indique dans mon livre. C'est pourquoi il est extrêmement grave que l'on arrive à un tel degré de cécité que des collègues de l'université qui siègent en Sorbonne donnent à cet étudiant un doctorat en philosophie sans l'alerter - car j'ose espérer qu'il n'y a pas, dans cet exemple, d'adhésion consciente à des thèses nazies - sur le fait que *L'étudiant allemand comme travailleur*, ce texte antisémite où Heidegger explique que désormais la sélection n'aura plus lieu à la fin des études mais au début, ce n'est tout de même pas le chapitre VII du livre X de *l'Ethique à Nicomaque*. Ce n'est plus de la philosophie mais du pur nazisme, et on ne peut pas commenter un tel texte comme on commenterait *l'Ethique à Nicomaque*.

Malheureusement, actuellement, il existe un nombre assez important de thèses où l'on étudie ces textes nazis comme s'il s'agissait de textes philosophiques – deux fois plus de thèses sont soutenues sur Heidegger que par exemple sur Descartes, et, même si toutes n'ont pas le travers que j'ai indiqué, certaines l'ont – et c'est en cela qu'il y a une dangerosité dans l'usage académique de Heidegger. C'est pour cette raison que les conclusions de mon livre sont sévères, mais ce sont des conclusions formulées au terme d'années de recherche et après avoir donné à lire et analysé des textes d'une extrême gravité. Et je maintiens d'autant plus ces conclusions quand je vois ce danger. J'espère qu'à l'avenir, on ne lira plus les discours antisémites de Heidegger comme on lirait *l'Ethique à Nicomaque* d'Aristote.

M. Etienne Akamatsu - Je donne la parole à la dame qui est au quatrième rang, devant moi.

Une intervenante - Monsieur Emmanuel Faye, je voulais d'abord vous remercier pour la qualité de votre conférence et le courage avec lequel vous abordez un sujet qui a toujours été très délicat. La réception de ces questions que vous avez soulevé, et qui concernent les rapports de Martin Heidegger et du nazisme, a toujours été difficile pour les professeurs de philosophie. Je peux en témoigner, ayant été moi-même pendant très longtemps professeur de philosophie et

dans une situation que je ne comparerais pas à la vôtre, mais j'ai été mise en difficulté parce que j'avais avancé que la question heideggérienne de la technique, et la façon dont Martin Heidegger abordait la question de la technique, était en réalité une manière d'alibi et de décharge de responsabilité.

Alors, je vais me permettre de faire quelques remarques et ensuite de vous poser une question. D'abord, sur le fait que Martin Heidegger a eu plus que des sympathies pour le national-socialisme, il n'y a à l'évidence aucun doute : on n'est pas obligé de témoigner de l'érudition qui est la vôtre et qui vous honore. Lui-même, dans l'interview qu'il a donnée au Spiegel en 1966 – et qui est paru en 1976 –, le dit très clairement. Il dit : « Oui, mes convictions étaient là ». Cela veut dire que s'il est très bien que les chercheurs aillent aux textes, et à des textes qui ne sont pas nécessairement mis à notre disposition, la déclaration est claire et elle me suffit. D'un point de vue strictement philosophique, je me permettrai évidemment de vous suivre tout à fait directement puisque dans l'*Introduction à la métaphysique* qui est un texte de 1935, ce qui m'a toujours frappé, quand j'ai considéré que j'allais le commenter d'un point de vue critique, c'était à la fois l'abstraction, à laquelle nous sommes habitués, de la question sur la métaphysique et du problème de l'être qui revient de manière obsessionnelle dans ce texte, et des considérations de nature géopolitique dans le même texte, sur le peuple allemand, pris entre deux blocs... Et l'on passe de l'un à l'autre, je ne dirais pas de façon arbitraire, mais qui ne répond absolument pas à la logique cartésienne à laquelle nous sommes habitués. Et c'est d'ailleurs dans ce texte qu'il y a une critique directe et tout à fait virulente du marxisme.

Je prendrais un autre texte, qui porte sur le « dépassement de la métaphysique ». Heidegger aborde le problème des guerres mondiales. Les guerres mondiales sont dues au fait que l'être est entré dans l'errance, dit-il. Et la figure du *Führer* est invoquée, le *Führer* est présenté comme un chef d'équipe. Ça c'est quand même tout à fait intéressant à noter.

Maintenant, ma question. Monsieur Emmanuel Faye, en tant que ce philosophe que vous êtes, j'aimerais que vous m'éclairiez davantage - et peut-être partagez vous ce point de vue -, sur ce que Jean-Pierre Cotten (je ne sais pas si vous avez connaissance de l'ouvrage qu'il nous a laissé consacré à Martin Heidegger) soutient, et il va très loin puisqu'il dit que dans *Sein und Zeit*, en 1927, eh bien, au fond, il s'agirait d'une ontologie de la pratique fasciste. Et il aborde la question de l'authenticité en disant : « qu'est-ce que cela pouvait bien pouvoir vouloir dire, pour un soldat allemand, que de mourir authentiquement à Stalingrad en 1943 ? » Donc je voulais tout de même vous demander d'aller au delà du travail que vous nous avez proposé en examinant cette question de l'ontologie de la pratique fasciste chez Heidegger dans *Sein und Zeit*.

M. Emmanuel Faye - Effectivement, je crois que dans ma conférence, tout à l'heure, un élément allait dans ce sens. Certains lecteurs ont cru, peut-être parce qu'ils n'avaient lu que la première section de *Etre et temps*, qu'il s'agissait d'un ouvrage sur l'authenticité de l'existence individuelle. En réalité, dès le début du paragraphe 6, les termes d'« historicité », de « génération » qui seront repris aux paragraphes 74 et 77, sont dans *Etre et temps*. Donc l'ouvrage forme un tout, et le § 74 sur la communauté, le peuple, ne constitue pas une addition tardive. Or, le seul moment où l'on a l'impression d'une authenticité individuelle isolée, c'est le moment du rapport à l'être-pour-la-mort ou, comme d'autres le traduisent, l'être-à-la-mort. Et là, c'est le « sacrifice de soi » (*Selbstaufgabe*) qui est présenté comme la possibilité extrême de l'existence. Et ce sacrifice, qui signifie, dans Heidegger comme dans *Mein Kampf*, la négation de l'individualité, sera ensuite un thème constant des textes de Heidegger, même s'il évite encore, en 1927, d'utiliser couramment le mot très connoté d'*Opfer*. Et là, l'analyse de Cotten rejoint celle à mon avis absolument remarquable d'Adorno, dans le *Jargon de l'authenticité* : ses analyses de la

mort dans *Etre et temps* montrent que beaucoup de choses sont déjà en place en 1927.

L'intervenante - Merci, Monsieur.

M. Etienne Akamatsu - J'ai en tête trois... quatre personnes qui avaient demandé la parole. Je demanderai à chacune d'être bref. Je demanderai aussi à Emmanuel Faye d'être bref. Monsieur France-Lanord avait redemandé la parole.

M. Hadrien France-Lanord - Non, les choses sont suffisamment claires. Ce n'est pas la peine.

M. Etienne Akamatsu - Non ? Madame...

Une intervenante - Je voulais vous demander : le texte de Löwith n'a toujours pas été traduit et Löwith qui a fréquenté Heidegger puisqu'il a suivi ses cours avant d'être obligé en tant que juif de partir d'Allemagne, avait déjà noté tout cela. C'est-à-dire le comportement quand il est venu le voir en Italie avec l'uniforme nazi et la médaille afférente. Donc, ce livre n'a toujours pas été traduit. J'aimerais comprendre qu'est-ce qui fait qu'un auteur aussi important que Karl Löwith, sachant tous les éléments, et qui avait fréquenté Heidegger et n'était a priori pas contre lui au départ puisqu'il était un de ses élèves le plus assidus, soit aussi peu reconnu en France.

D'autre part, il y a certains courriers qui montrent que Heidegger, dans l'affaire Baumgarten, qui était le neveu de Weber, avait refusé la possibilité qu'il ait un poste uniquement parce qu'il était ami d'un juif.

Enfin, Heidegger, comme Hitler, étaient tous les deux obsédés par le « nettoyage », en vue de rendre l'université *Judenrein*.

M. Emmanuel Faye - A propos de Löwith tout d'abord : il existe au moins deux textes très importants disponibles en français. Il y a l'article paru en 1946 dans *Les Temps modernes*, où Karl Löwith déjà va presque plus loin que mes propres thèses, car il affirme que Heidegger était « plus radical que MM. Krieck et Rosenberg ». Et puis il y a *Ma vie en Allemagne avant et après 1933*, un texte de 1940, qui a été publié en allemand en 1986 et traduit en français en 1988. Au contraire, *Heidegger, Denker in dürftiger Zeit*, « Heidegger, penseur en temps de détresse » a été, lui, traduit en anglais par le professeur Wolin, dans un livre tout à fait essentiel qui réunit les textes de Löwith sur Heidegger et sur Carl Schmitt, mais en France, effectivement, ce texte n'est toujours pas traduit. C'est pourquoi on doit vivement souhaiter qu'il le soit prochainement.

Par ailleurs, il y a quelque chose que je n'avais pas vu lorsque j'ai écrit mon livre et dont j'ai pris récemment conscience et qui est dedans. Comme je publie un nombre assez considérable de textes, en donnant l'original allemand dans les notes, leur relecture me permet parfois d'établir des corrélations que je n'avais pas vues tout de suite. Et à propos de cette volonté d'« anéantissement total » de l'ennemi quand on le découvre enté sur les racines du peuple, Heidegger emploie en allemand l'expression suivante : *lvöllige Vernichtung* (page 276 de mon livre). Or, on trouve la même expression dans un autre texte de la même période, que je cite page 90, celui des étudiants nazis de l'université de Fribourg, unis dans la « ligue de combat pour la culture allemande », un groupe dont les dirigeants étaient des proches de Heidegger. Que dit ce texte ? « L'association des étudiants allemands est décidée à mettre en œuvre jusqu'à l'anéantissement total (*völlige Vernichtung*), le combat spirituel contre la décomposition judéo-marxiste du peuple allemand. Le symbole de ce combat sera l'autodafé public... ». Quand

Heidegger emploie cette expression dans son cours de l'hiver 1933-34, il reprend donc exactement celle qui avait été employée peu avant dans les journaux des étudiants nazis. Les étudiants en philosophie, ses auditeurs, savaient donc très certainement qui était visé. Aussi, voyez-vous, et pour reprendre une expression que vient d'employer Hadrien France-Lanord, effectivement, les choses sont très claires.

Mais je voudrais quand même signaler, en réponse au site Internet où s'expriment les trois personnes qui m'ont si vivement attaqué tout à l'heure - allant jusqu'à parler d'une entreprise de diffamation -, que je ne fais que publier et analyser des textes, et les rendre enfin accessibles aux chercheurs - du moins pour les textes auxquels j'ai pu avoir accès. Eh bien, sur ce site, on trouve notamment un texte d'un historien, un certain Nicolas Plagne, qui écrit froidement ceci : « Que Heidegger dise qu'un Etat (même nazi) est fondé à éliminer ses ennemis jusque dans ses citoyens en cas de trahison, en définissant pour lui-même ce qu'il attend de ses membres et en «inventant» ses ennemis, cela n'a aucun rapport nécessaire avec un éloge de la Gestapo ou des déportations, encore moins avec l'antisémitisme! ». Le problème, c'est qu'il ne va pas de soi qu'un Etat de droit soit fondé à anéantir totalement ses ennemis, encore moins s'il « s'invente » ses ennemis, d'autant qu'il faut d'abord que la peine de mort soit juridiquement acceptée, ce qui n'est pas le cas dans la plupart de nos démocraties. En outre et surtout, lorsque Heidegger parle ainsi, en 1933-34, nous ne sommes pas dans un Etat de droit, nous sommes sous le Reich nazi, donc dans un Etat *völkisch* et sous une juridiction antisémite. Et c'est dans ce contexte que Heidegger déclare que le peuple allemand, désormais réuni sous la *Führung* hitlérienne, doit aller jusqu'à la *völlige Vernichtung*, l'anéantissement total de ses ennemis intérieurs. Je pense donc que Roger-Pol Droit - dont je défends ici le courage, car il a été outrageusement attaqué sur le site dont je viens de parler - a raison de parler de « crimes d'idée » à propos de Heidegger et de Carl Schmitt.

M. Etienne Akamatsu - J'ai noté une dernière intervention, derrière moi, une dame.

Une intervenante - Je vais parler en béotienne. Je ne suis pas du tout philosophe mais je suis venue là vraiment pour écouter et l'ardeur des questions m'a ramené aux attentes que moi j'avais en tant qu'élève en classe de Terminale - c'était peu de temps après la guerre - et également en classe de khâgne, et j'avoue que je m'étais détournée complètement de la philo, parce que entre autres il n'y avait pas des attentes dont on avait besoin pour une vie, excusez-moi, concrète : vous êtes philosophes et je suis citoyenne. Donc, je pose une question qui pour moi est fondamentale et qui justifie à mes yeux que l'on continue à enseigner la philo dans une classe générale et non comme une spécialité réservée à quelques-uns. Quelle est cette question ? Eh bien je me pose la question suivante. Il est quand même arrivé à Heidegger de rencontrer certaines de ses étudiantes qui ont été exclues. Eh bien ça, c'est un problème de vie et quand on est devant des jeunes, ils peuvent vous poser cette question.

D'autre part, il est normal que lorsqu'on est au sommet de la société, quand on est une figure de proue, on a une responsabilité particulière. Je ne connais pas assez Heidegger pour dire si son attitude est due à ses convictions, à un manque de courage ou à de l'opportunisme, mais en tout cas, il est une référence. C'est pourquoi le cas de Heidegger a pour moi, aujourd'hui, cette importance : les philosophes, les intellectuels, en effet, par leur comportement, ont une responsabilité qui n'est pas celle du simple soldat à Stalingrad.

Applaudissements.

M. Emmanuel Faye - Effectivement, nous sommes des enseignants de l'enseignement

public et nous avons à rendre des comptes. Nous avons la responsabilité de ce que nous enseignons à nos élèves et à nos étudiants, et cette responsabilité est très lourde. Il y a longtemps, j'avais soutenu un mémoire de maîtrise sur Heidegger avec Henri Birault. L'année de ce mémoire, justement, j'avais vu paraître la traduction française de l'entretien du *Spiegel*. Ce texte m'avait paru si affreux que j'avais refermé Heidegger pour longtemps. J'étais même allé jusqu'à penser que la seule solution possible était celle de Jankélévitch, c'est-à-dire, ne plus lire de philosophie allemande. Depuis, je suis revenu à une vision plus modérée, je suis revenu à la tâche. Et, quand on voit à quel point l'œuvre de Heidegger est impliquée dans le nazisme, ce qui est grave, c'est que si l'on continue à la présenter comme une œuvre de philosophie alors même qu'elle représente la destruction des fondements de la philosophie, cela peut effectivement donner envie de quitter la philosophie. Or ce serait dramatique, car que la philosophie représente, tout au contraire, la *pensée* humaine en ce qu'elle est capable d'affronter ce genre de problèmes, de les élucider, de montrer la dangerosité de certains énoncés et de rappeler l'enseignement à des dimensions plus humaines.

M. Etienne Akamatsu - Merci, je pense que toutes nos ardeurs ne sont pas épuisées, mais je vais mettre un terme à cette séance, en vous remerciant de votre attention.

Applaudissements.